

RAINER MARIA RILKE

POÉSIE

TRADUCTION DE
MAURICE BETZ

ÉMILE-PAUL

• 8^e édition

Poésie

Rainer Maria Rilke



Émile-Paul, Paris, 1941

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

RAINER MARIA RILKE

POÉSIE

TRADUCTION DE
MAURICE BETZ

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

14, RUE DE L'ABBAYE (VI^e)

TABLE

Introduction

Avertissement du traducteur

PREMIÈRES POÉSIES (1896-1898)

Air populaire

Cimetière

L'Angelot

C'était le jour

Ciel

Le temps était gris

Tournesols

Pourquoi m'arracher à mes heures...

CHANTS DE L'AUBE (1898-1901)

Telle est la nostalgie...

Quelqu'un peut-il me dire...

Au plus cruel de mon hiver

Premières roses

La vie, ne tente plus...

Je voudrais devenir...

Chemin aveuglant...

Voici les jardins...

Dans la plaine...

Parfois, au fond de la nuit...

Jeunes filles

Des grands sapins...

Parfois elle sent...

LIVRE D'IMAGES
(1899-1905)

Exorde

Nuit de lune

Musique

Les anges

D'une enfance

Le jeune garçon

Les communiantes

Initiale

Le voisin

Pont du Carrousel

Inquiétude

Solitude

Jour d'automne

Souvenir

Automne

Prière

Progrès

Pressentiment

Soir à Skane

Heure grave

Finale

LIVRE D'HEURES
(1899-1906)

L'heure gravite...

Je vis...

Obscurité des origines...

Vois-tu, je veux beaucoup...

De nos tremblantes mains...

Ma vie n'est pas...

Quiconque de sa vie...

Si j'avais grandi...

Comme le gardien dans la vigne...

Pourtant, quoique chacun se fuie...

Des rumeurs vont...

Tous ceux qui te cherchent...

Au bout de ce village...

Oui, tu es l'avenir...

Le jour, tu es...

Tout redeviendra grand...

Seigneur, donne à chacun...

NOUVELLES POÉSIES
(1905-1908)

Apollon ancien

Chanson d'amour

Chant d'aube oriental

La mort du poète

[L'ange du méridien](#)
[Morgue](#)
[La Gazelle](#)
[La licorne](#)
[Le poète](#)
[La dentelle](#)
[Destin de femme](#)
[Tanagra](#)
[Dans un parc étranger](#)
[Avant la pluie d'été](#)
[Portrait du poète par lui-même](#)
[L'escalier de l'Orangerie](#)
[Le carrousel](#)
[Quai du rosaire](#)
[Fanée](#)
[Nuit d'été en ville](#)
[Chanson de la mer](#)
[Course nocturne](#)
[Étude au piano](#)
[Berceuse](#)
[Hortensia rose](#)

[ÉLÉGIES DE DUINO](#) (1912-1922)

[La première élégie](#)
[La deuxième élégie](#)

La sixième élégie

La huitième élégie

SONNETS À ORPHÉE
(1922)

Or, un arbre monta...

Presqu'une enfant...

Un Dieu le peut...

Est-il d'ici ?...

Célébrer, c'est cela...

Il n'est que dans l'espace...

Seul qui éleva sa lyre...

Vous qui jamais ne me quittâtes...

Pomme ronde...

Nous côtoyons la fleur...

Dancez l'orange...

Toi, mon ami...

L'ancêtre, au fond...

Mais, ô maître, que te vouer...

Nous dérivons...

Respirer, invisible poème...

Comme un maître, parfois...

Miroirs

Devance tous les adieux...

Bouche de la fontaine...

Ô viens et va...

Sens, tranquille ami...

POÈMES FRANÇAIS
(1923-1926)

I. — Vergers.

Ce soir mon cœur...

Reste tranquille...

Eau qui se presse...

Dans la multiple rencontre

La déesse

Verger

Le sublime est un départ...

Puisque tout passe...

Vues des anges...

Ô mes amis...

On arrange et on compose...

La dormeuse

La biche

Tous mes adieux sont faits...

II. — Quatrains valaisans.

Pays, arrêté à mi-chemin...

Rose de lumière...

L'année tourne...

Chemins

Beau papillon

III. — Les roses.

Été

Rose, venue très tard...

IV. — Les fenêtres.

Ô mesure d'attente...

Fenêtre matinale

V. — Carnet de poche.

Doute

Disgrâce divine

Solitude

Vieillir

DERNIÈRES POÉSIES

La grande nuit

D'un printemps

Veuve

Les colombes

Feux-follets

Chanson

Abandonné sur les montagnes du cœur

Musique

Face au ciel

Épitaphe

RAINER MARIA RILKE

« Chanter, c'est être... »

(*Sonnets à Orphée*, 1, 3.)

Nul ne peut parler de Rilke sauf lui-même. À tenter de le définir du dehors, ne risque-t-on pas de l'enfermer dans une image trop étroite ? Le discours s'enchaîne, mais le poète échappe à nos pièges. Nos mots sont pareils à une main qui voudrait plonger dans l'eau d'un miroir, et ne fait que glisser le long de sa surface froide.

Cependant, à l'intérieur du miroir, une autre main ne se tend-elle pas vers nous, nue comme la nôtre, et dont nous croyons sentir la chaleur ? À l'illusion des mots, pour un instant, prêtons-nous donc. Et tirons de nous l'infidèle image qui prétend nous consoler en nous rendant ce qui n'est pas.



À qui a connu et aimé Rilke, il est difficile de parler du poète sans d'abord évoquer l'homme. Une courtoisie exquise, une conversation pleine de souvenirs et de fantastiques anecdotes, l'étrange charme d'un accent si personnel que facilement il vous émouvait jusqu'aux larmes, c'en était assez pour faire de lui le plus rare des hommes, le plus précieux des amis.

J'essaie de retrouver ses traits : un visage allongé sous un front large que de petites rides de bas en haut entamaient à peine. Un regard bleu qui s'éloignait facilement et, même revenu à la réalité, gardait toujours, sous la belle courbe de l'arcade sourcilière, quelque chose d'interrogateur et d'étonné. Pourtant ces yeux ne disaient pas tout, non plus que le pli de la bouche, un peu amer sous les moustaches tombantes. Et ce visage ne

devenait vraiment lui-même que lorsque les paupières doucement abaissées semblaient retenir ce qui se préparait au-delà de grave et d'imprévisible, et que, tout concentré autour de cette voix profonde que nous n'entendions pas encore, il ne nous apparaissait plus que comme la dernière vague de quelque remous intérieur.

En cherchant, je revois de lui une autre expression : ce sourire d'une navrante et sensible finesse qui dissimulait un air d'affliction et de fatigue assez semblable à celui que prêtent à Marcel Proust ses derniers portraits. Si l'on a fréquemment rapproché ces deux hommes, c'était, je pense, moins à cause de la parenté, assez lointaine, de leurs œuvres, qu'à cause de leurs genres de vie semblables, de leurs santés également fragiles, de l'impression de mystère que donnaient leurs personnes, de leurs sensibilités pareillement subtiles et ombrageuses, de leurs lettres débordantes de gentillesse et de tendres nuances. Mais ces comparaisons, bien entendu, n'étaient que d'approximatifs et insuffisants points de repère que nous propositions à ceux qui ne connaissaient pas encore Rilke, pour les inviter à le situer dès l'abord dans la région des affections profondes auxquelles on se livre sans réserves.

Et nous-mêmes, cependant, le connaissions-nous ? Ses nombreux voyages, ses amis lointains déployaient derrière lui un ciel, des perspectives qui sans cesse nous rappelaient notre ignorance. Parfois il nous semblait merveilleux, presque impossible, qu'il y eût au monde un homme dont chaque jour fût composé ainsi d'images toutes rares et de secrets tous étranges, qu'il y eût un homme dont l'existence, toute proche cependant, pût nous paraître à la fois aussi intime et irréelle qu'une enfance ensevelie au fond de nous.

Nous l'aimions ainsi, fantastique, familier, inconnu. Nous l'aimions, mais que savions-nous de lui ?

Nous savions qu'il était né à Prague, en 1875, d'une ancienne famille d'origine carinthienne, plusieurs fois transplantée de pays en pays. Destiné par ses parents à la carrière militaire, nous savions qu'il avait quitté, en 1890, l'École des Cadets, qu'il avait écrit ses premiers vers, tout en poursuivant de vagues études à Munich, à Prague, en Italie. Mais ensuite que devient cette existence qui s'ouvre bientôt à l'essentiel, à toutes les

forces obscures qui inquiètent l'adolescence, à toutes les expériences douloureuses qui occupent une vie d'homme ?

En 1899, il découvre la Russie où tout lui semble familier :

« La Russie, écrit-il, c'est le pays où les hommes sont des hommes solitaires, dont chacun porte un monde en soi, chacun plein d'obscurité comme une montagne, chacun enfoncé dans son humilité, sans crainte de s'abaisser, en cela véritablement pieux. Des hommes pleins de lointain, d'incertitude et d'espérance : des hommes qui deviennent... »

En France il traverse avec un étonnement muet les salles du Louvre, pleines de « toutes ces choses claires de l'antiquité, qui rappellent des ciels du sud et la mer toute proche », de pierres « qui n'avaient rien de mortel », et dont certaines portaient un mouvement, un geste, « demeurés si frais que l'on eût dit qu'ils n'étaient conservés ici que pour être donnés un jour à un enfant quelconque, qui passerait là, par hasard ». Il découvre les cathédrales, avec leur faune pétrifiée : « Ces animaux sans souvenirs d'une autre vie qui étaient déjà tout à fait les habitants de ce monde vertical » et qui « vivaient pour toujours de la vie fervente et impétueuse du temps qui les avait fait surgir ».

« Et maintenant, interroge Rilke, un temps n'est-il pas venu de nouveau qui nous pousse à cette expression, à cette interprétation forte et insistante de ce qu'il y a en lui d'indicible, d'inextricable et d'énigmatique ? »

Un de ceux qui s'étaient assigné cette tâche « grande comme le monde » était Rodin, et c'est vers lui que le poète, à présent, se sent irrésistiblement attiré. À la villa des Brillants, à Meudon, puis à l'Hôtel Biron, Rilke vit dans l'intimité du grand sculpteur qui avait entrepris de « former avec son cœur ». Qu'un homme peut tirer de lui-même la substance des œuvres les plus démesurées et ne faire que de son seul travail la loi de sa vie, c'est là ce dont il se convainc encore une fois dans ces ateliers énormes où, de saison en saison, grandissent sans arrêt mais sans hâte, les statues, pareilles à des arbres.

« J'étais venu chez vous pour vous demander : comment faut-il vivre ? Et vous m'avez répondu : en travaillant. Et je le comprends bien. Je sens que travailler, c'est vivre sans mourir. Je suis plein de reconnaissance et de joie. Car, depuis ma première jeunesse, je ne voulais que cela. »

Qu'importe que bientôt un malentendu vienne refroidir cette amitié ! Rassérénés par la séparation, les deux hommes n'en continueront pas moins à s'écrire. Délivrés des attaches quotidiennes, leurs relations se sont éclaircies, simplifiées. Il ne reste bientôt qu'un grand exemple, invisible et présent dans tout ce qu'écrira Rilke, « comme le grand printemps est dans chaque fleur d'un pays qui commence à comprendre la voix de la vie ».

Cette fleur du printemps, dans combien de pays ne la cueille-t-il pas ? Le voici à Rome, en Suède, au Danemark, en Algérie, en Tunisie, en Égypte... Il revient en France, repart. Nous le retrouvons à Venise, chez Éléonora Duse que désole encore le récent abandon de Gabriele d'Annunzio. Sur les bords de l'Adriatique, l'accueille le petit château de Duino, où la mer, jusqu'au sommeil du poète mêle les rythmes les plus amples des premières *Élégies*. Pour se rendre à Ronda, guidé par un pressentiment, il traverse l'Espagne, « gris pèlerin concentré en lui-même, sans laisser plus de trace que l'oiseau dans le ciel », écrira plus tard M. Antonio Marichalar.

Mais voici que la guerre, comme une large et profonde crevasse, va déchirer cette vie. Citoyen autrichien, Rilke doit en juillet 1914 quitter Paris, où tout ce qu'il possédait est placé sous séquestre et vendu. Années mouvementées et douloureuses durant lesquelles le poète, bientôt, dut complètement cesser d'écrire... Enfin, il peut se retirer en Suisse, dans la tour de Muzot qu'un ami, M. Werner Reinhart, fait aménager et met à sa disposition. « Un très petit château terriblement seul dans un vaste site de montagnes assez tristes ; des chambres antiques et pensives, aux meubles sombres, aux jours étroits », ainsi l'a décrit Paul Valéry. Et en 1925, malgré sa santé toujours chancelante, Rilke revient passer quelques mois à Paris. Les *Cahiers de Malte Laurids Brigge* paraissent en traduction française ; on entoure, on fête le poète ; sa renommée grandit rapidement.

Mais est-ce là vraiment sa vie ? En tentant de la raconter, nous devinons déjà qu'elle nous échappe. Nous n'avons besoin de ces points de repère, de ces quelques dates et de ces noms, que pour étayer de nouveau notre certitude qu'il est ailleurs.

« Dieu est-il donc là ? » demanda mon ami. Je me tus. Puis je me penchai vers lui : « Ewald, sommes-nous donc ici ? » Et longtemps nous nous tîmes les mains avec émotion. »

Quelle indifférence faite de modestie et de vraie supériorité Rilke a su garder en face de ses succès ! « La gloire n'est que la somme des malentendus qui se forment autour d'un nom nouveau », avait-il écrit jadis, à propos de Rodin, et dans la dernière lettre encore que j'ai reçue de lui, peu de temps avant qu'il ne quittât Muzot pour n'y plus revenir, il avouait avec simplicité : « Combien l'ignorance de ce que j'ai fait m'est naturelle et chère ! »

Cette pudeur farouche, la même discrétion devaient se manifester jusque dans ses derniers gestes, lorsque, par exemple, il tremblait qu'on ne surprît son visage dans sa crispation suprême, ou qu'il refusait les piqûres, pour mourir, disait-il, de sa mort à lui, et non de celle des médecins.

À la fin de décembre 1926, quelques amis l'ont accompagné jusqu'à la petite église de Rarogne, en face de laquelle son vœu était d'être rendu définitivement à cet âpre climat de la mort et de la montagne qui déjà avait commencé de régner dans ses derniers poèmes.

Abandonné sur les montagnes du cœur...



Au commencement de Rilke était la poésie, et à sa fin encore, chaque parole qu'il prononçait en était chargée. Mais cette poésie n'est pas toujours demeurée la même. Peu à peu elle a absorbé toutes les joies, toutes les souffrances, toute la vie.

« Car les vers ne sont pas, comme certains croient, des sentiments (on les a toujours assez tôt), ce sont des expériences, a écrit Rilke dans une page que l'on a maintes fois citée. Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses... Il faut pouvoir repenser à des chemins dans des pays inconnus, à des départs que l'on voyait longtemps approcher, à des jours d'enfance dont le mystère ne s'est pas encore éclairci, à des mers, à des nuits de voyage... Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux, et il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent. Car les

souvenirs eux-mêmes ne sont pas encore cela. Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous sang, regard, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers. »

On a souvent comparé Rilke à Hofmannsthal, et ce rapprochement de l'auteur du *Livre d'images* et du premier poète et auteur dramatique de l'Autriche impériale est à certains égards explicable. L'un et l'autre appartenaient à la même génération. L'un et l'autre étaient des poètes romantiques, tournés vers le passé, doués de sens aigus et de sentiments délicats. De plus ils avaient tous deux cette langue fluide et ces images chatoyantes que s'étaient formées les impressionnistes viennois et qui faisaient ressembler les premières pièces de Hofmannsthal, comme certaines poésies de Rilke, à des bas-reliefs de nuages où se seraient joués les rayons du couchant.

Mais quelle opposition entre ces deux destinées de poètes ! Hofmannsthal, dès ses premières œuvres, a atteint la perfection. Il n'a rien produit de plus pur ni de plus accompli que ses *Tercines* ou que le *Petit Théâtre de l'univers*.

Tout différent est le lent accroissement que Rilke peu à peu tire de ses couches profondes. Il ne les atteint pas d'abord, et ses premiers vers sont un songe sur la poésie, plutôt que sa présence réelle. « Mes moyens étaient alors très limités, ma vie sentimentale angoissée et craintive ; je n'arrivais pas à prendre sur moi de livrer au public ce qui me tenait le plus fort à cœur », devait-il plus tard confier à Ellen Key.

Une musique, mobile et ténue, pourtant, semble flotter à travers ces strophes légères d'une mélancolie un peu heinienne :

Combien toujours me touchent
les vieux airs de Bohême.
Dans mon cœur ils insinuent
leur tristesse et le font lourd.

Lorsqu'un enfant quelque part
en sarclant fredonne,
sa chanson me poursuit
jusqu'en songe, la nuit.

L'Italie bientôt prête au jeune poète ses images plus précises et les résonances de son passé. Voici Venise où

de légères gondoles, comme de noires pensées,
glissent dans le soir.

Florence, où son

muet étonnement
éveille tous les anges d'airain.

Partout il cueille, butine et amasse :

Regarder loin dans les pays
Jusqu'aux confins du ciel...

Et ce ciel lui-même, symbole de l'infini, doit entrer, avec ses nuages et ses changeantes nuances, dans la vie de Rilke qui ne se fixe nulle part, dans sa poésie qui se prépare seulement, de loin, comme devinée par éclairs :

Telle est la nostalgie : habiter sur les vagues
et ne jamais avoir d'asile dans le temps.
Et tels sont les désirs : dialogue à voix basse
de l'heure quotidienne avec l'éternité.

Telle est la vie. Jusqu'au jour où, d'hier,
s'élève la plus seule entre toutes ces heures
et, souriant autrement que ses sœurs,
se taise, offerte à l'éternel.

Ainsi qu'une lumière infiniment douce, la poésie de Rilke ne s'est posée d'abord que sur les paysages et les choses dont il aimait la beauté en quelque sorte superficielle et évidente : un arbre, un enfant, un soir de printemps, une statue, une jeune fille... Mais bientôt, projetant aussi les ombres qu'elle portait en elle-même, elle modèle les autres visages de la vie : ceux dont la beauté n'apparaît qu'à qui les pénètre, à qui accepte de s'identifier avec eux.

Qu'il le veuille ou non, les choses et les êtres de plus en plus prolongent en lui leur vibration. Les plus humbles, les plus anonymes l'obligent à communier avec eux. Ils l'envahissent et vont jusqu'à se nourrir de sa propre substance :

Toutes les choses auxquelles je me donne,
s'enrichissent et me dépensent...

Faut-il penser que l'expérience à laquelle il se trouve entraîné c'est l'étrange apprentissage que dans les *Cahiers* son héros Malte décrira ainsi :

« J'apprends à voir. Je ne sais pas pourquoi, tout pénètre en moi plus profondément, et ne demeure pas où jusqu'ici cela prenait toujours fin. J'ai un intérieur que j'ignorais. Tout y va désormais. Je ne sais pas ce qui s'y passe. »

Comment mesurer le progrès dans une telle entreprise, sinon par le dedans ?

De nouveau bruit plus fort ma vie profonde
comme roulant dans un lit élargi.
Proches de plus en plus me deviennent les choses,
et les images, toujours plus vues.
De l'ineffable je me sens plus familier ;
mes sens, tels des oiseaux autour d'un chêne,
se perdent dans le ciel agité par le vent,
ou, portés par les poissons, plongent
dans le jour brisé des étangs.

Connaissance intime du monde qui tantôt s'exprime en notations précises et subtiles, tantôt s'épanche en de grands élans lyriques où les choses tout à coup semblent perdre leurs contours, se confondent, emportées par le flot poétique ou, arrachées aux rives du réel, en arrivent à nouer les plus étranges rapports...

C'est Edmond Jaloux, je crois, qui, à propos de Rilke, citait une parole de Novalis : « Bien des choses sont trop délicates pour être pensées, encore plus pour être exprimées. » Où Rilke a-t-il puisé la singulière audace de ne s'attacher justement qu'à celles-là, et, déformant avec une fidélité si révélatrice tous les rapports du monde, de plier à l'expression comme un fer chaud les mots les plus doux et les plus rebelles ?

Une telle poésie ne peut être que d'inspiration. « Tout élan de mon esprit commence dans mon sang », confie Rilke à une amie. Des voix intérieures demandent à être proférées, et le poète, lorsqu'il les a reconnues, n'a plus qu'à leur obéir. Mais comment se garder de les confondre avec ces caprices

agréables et ces découvertes aisées que nous ménagent tour à tour, à fleur d'esprit, le hasard ou l'habitude ?

« Une chose, pour qu'elle vous parle, vous devez la prendre pendant un certain temps, comme *la seule qui existe*, comme l'apparence unique — qui par votre amour laborieux et exclusif se trouve placée au centre de l'univers et qui, à cette place incomparable, ce jour-là est servie par les anges. »

Alors les mots d'eux-mêmes prennent cette merveilleuse transparence et cette intensité muette par quoi, sans jamais nous trahir, ils nous traduisent tout entiers.

Tandis que le *Livre des Images* est tout transparence et fluidité, au fond du *Livre d'Heures* retentit un écho lent et prolongé, pareil à l'inflexion d'une voix qui insiste. Mais avant de former le pur cristal des *Élégies*, la langue de Rilke, avec les *Nouvelles Poésies*, prend encore une fois toute l'épaisseur du réel.

À son retour de Russie et après son séjour à Worpswede, Rilke n'a pas encore ce style si puissamment expressif où il semble que sa sensibilité même se mue en paroles, et qui fait que l'on reconnaîtrait une page ou un poème de lui entre mille autres. Ce style à la fois plastique et abstrait, où la sensation se fait forme et la pensée image, on peut dire que c'est Rodin qui l'a aidé à le découvrir.

Dans le second essai de Rilke sur le grand sculpteur — celui qui est daté de 1907 — il est une page où le poète essaie de décrire l'émotion qui dut s'emparer du jeune Rodin lorsqu'il découvrit que tout ce que les hommes appellent désir, âme, regret, douleur, ou félicité, tout, même ce qui n'a pas de nom, « se réduit à une légère modification sur la petite surface d'un proche visage ». Cette expérience, il semble bien que Rilke l'ait refaite pour son propre compte à travers l'œuvre de Rodin, et dès lors était né ce style incomparable où les mots les plus simples appellent à la surface des êtres leurs secrets les plus cachés, où la matière et l'âme et le mouvement, où tout se fait forme, et s'anime, et gravite sous nos yeux.

Poète, poietes, celui qui crée. Quelle est donc la tâche du poète sinon d'énoncer les objets et les êtres de telle sorte qu'ils existent à jamais ; de les créer avec la pure ferveur de l'artiste attentif aux lois profondes de la

nature, sans autre ambition que de les voir s'incorporer d'eux-mêmes au grand rythme auquel ils doivent la vie.

Dans l'une des deux langues du pays d'origine de Rilke — celle qu'il n'écrit pas — on désigne la sculpture et la peinture par les mots « arts créateurs », parce que, me disait un peintre pragois, la peinture et la sculpture seules créent vraiment l'objet, tandis que le poète ne fait que le chanter, le louer, le commenter.

Je pense que Rilke se serait inscrit en faux contre cette conception de la poésie. Le cycle de son œuvre se referme — et là se mesure son étendue sans précédent — en ceci justement que ce monde de sentiments si profonds et d'expériences si secrètes que personne encore avant lui n'avait osé les exprimer, il l'a d'un seul coup transposé dans « les gestes les plus évidents et les objets les plus tangibles ».

Énoncer les choses si fortement, n'est-ce pas les créer ?

Nulle part, bien-aimée, il n'y a de monde qu'en nous...

et, au contraire, ce monde réel auquel nous prêtons par fois trop complaisamment créance, ne sera-t-il pas, lui aussi, un jour, « comme pensé » ? « Tous les mondes de l'Univers se précipitent dans l'invisible comme dans leur plus proche et plus profonde réalité. »

Dès lors devait commencer cette étrange et merveilleuse confusion du réel et de l'irréel — la seule réalité étant dans le verbe qui non seulement exprime, mais qui crée véritablement et qui élève le poète à un degré supérieur de la réalité, — et devait se préparer cette ardente et profonde religion du verbe et de l'acte poétique dont la plus harmonieuse expression se trouve dans les *Sonnets à Orphée* et dans les *Élégies de Duino* :

Est-il d'ici ? Non, des deux
empires naquit sa vaste nature...

Nous touchons ici au terme du développement poétique de Rilke. « La terre n'a pas d'autre issue que de devenir invisible : en nous qui, par une partie de notre être, avons part à l'invisible... en nous seuls peut s'accomplir cette transmutation intime et durable du visible en un invisible qui ne dépende plus du fait d'être visible et tangible... » L'univers entier, le

passé, le présent, l'avenir sont devant lui comme une immense image, comme un répertoire de la vie et de la mort confondues, où il choisit à sa guise. Et le poète n'a plus qu'à ouvrir les digues qui contenaient cet océan de poésie intérieure, pour accomplir la tâche qui lui est dictée « au centre de son cœur ».

Conçues à Duino, en 1912, continuées fragmentairement en Espagne et à Paris, les *Élégies* ne furent achevées qu'après la guerre, à Muzot. Presque en même temps, les *Sonnets à Orphée* « remplis de la même essence » et dédiés à la mémoire d'une jeune morte, s'imposèrent en peu de jours au poète, « comme une tempête ». « *Élégies* et *Sonnets* se soutiennent mutuellement et constamment, et je vois une grâce infinie dans le fait d'avoir pu, du même souffle, gonfler ces deux voiles : la petite voile couleur de rouille des *Sonnets* et la gigantesque voilure blanche des *Élégies*. »

Dans l'intervalle, Rilke avait entrepris de traduire les poèmes de Paul Valéry, et — don charmant et imprévu, — il s'était plu à accorder sa « petite lyre » aux mots les plus clairs de la langue française : en premier lieu parce qu'il aimait et sentait profondément notre langue, ensuite parce que, à l'heure où sa poésie allemande l'avait conduit à une rigueur presque mallarméenne et à des hauteurs où le souffle risquait de lui manquer, il lui semblait que l'idiome étranger le délivrerait de cette contrainte, atténuerait sa responsabilité d'artiste et découvrirait quelque part en lui des sources nouvelles dont le chant fluide et mélodieux le contentait sans peine... Peut-être, pour se montrer tout à fait juste envers la poésie française de Rilke, vaudrait-il mieux ne pas connaître son œuvre plus authentique, où la sève intérieure ne se distingue pas de la pulpe verbale, et où l'expression parfaite se confond avec la pensée. Une force faite de contrainte et d'amertume là sonne à travers une voix si personnelle qu'elle renonce à persuader et, presque, ne chante que malgré elle. — *Vergers*, au contraire (et les autres poèmes français de Rilke), ont tous les charmes de la facilité. Le flou de la langue étrangère offre ici au poète ce que propose au citadin la campagne : une tentation de liberté, un divertissement imprévu où il se meut plus aisément, entre les surprises des mots neufs et les plaisirs du paysage. Les vers courent, prestes comme des filets d'eau. De temps en temps le poète s'arrête et, pensif, détache une image à la pointe d'une strophe, ainsi qu'un

fruit mûr. Le geste tranquille d'une main qui penche un verre, la boucle d'un chemin suspendue au ciel, un peu d'eau dans sa paume tiède, en voilà assez pour l'émouvoir. Par les symboles les plus simples, par les gestes les plus quotidiens, il nous livre les secrets de son cœur et de son esprit.

Parfois, cependant, une lassitude pèse sur certains vers :

Mes nuits, mes jours, vous avez tant porté ;
vos branches, toutes, ont gardé le geste
du long labeur dont vous sortez...

et l'homme qui se sent vieillir craint de n'avoir pas été égal à sa mission :

Certains étés il y a tant de fruits
que les paysans ne daignent plus les prendre.

Ai-je, moi, ô vous, mes jours, mes nuits,
sans récolter, laissé passer aux cendres
les lentes flammes de vos beaux produits ?

Mais une angoisse l'envahit à la pensée qu'il devrait endurer encore la souffrance d'exprimer. Et son dernier rêve de poésie est un désir de liberté offerte aux songes, de jaillissement limpide et pur :

Ah ! plus de fruits ! Mais une fois dernière
s'épanouir en vaine floraison,
sans réfléchir, sans compter, comme font
inutilement les forces millénaires !



Dans son essai sur Dostoïevski, André Gide rapporte une parole d'un Russe qui, un jour qu'on lui reprochait son inexactitude, riposta très sérieusement : « Oui, la vie est difficile ! Il y a des instants qui demandent à être vécus correctement, et qui sont plus importants que le fait d'être exact à un rendez-vous. » Et Gide d'ajouter qu'il n'a cité cette parole que pour faire comprendre ce qui est précisément le secret de Dostoïevski et l'explication de son œuvre, à savoir que la vie intime y est tenue pour plus importante que les rapports des hommes entre eux.

Mais quoi, si ce secret, vaguement soupçonné de quelques-uns qui n'en ont jamais tiré les véritables conséquences, pénétrait tout à coup dans la vie d'un homme encore jeune, et que celui-ci, après en avoir pris conscience, se sentît obligé de conformer vraiment sa vie à cette conception nouvelle ? Peu importe qu'il se nomme Malte ou Rainer, qu'il habite une mansarde, rue Toullier, à Paris, ou une chambre d'hôtel, à Moscou ! Cette découverte, subitement, va lui prêter une étrange clairvoyance. Ses yeux s'ouvriront sur le monde, sur lui-même, sur les hommes qu'il verra changés, perdus dans leur solitude, livrés à eux-mêmes, pitoyables et émouvants. « J'apprends à voir », confiera-t-il à son journal, et il s'interrogera : « Est-il possible que l'on dise : « les femmes », « les enfants », « les garçons », et que l'on ne se doute pas, que malgré toute sa culture l'on ne se doute pas, que ces mots depuis longtemps n'ont plus de pluriel, qu'ils n'ont qu'infiniment de singuliers ? »

Cette expérience du jeune homme, d'ailleurs, ne pourra s'arrêter là. Le monde en lui commence seulement à se former ; à peine la terre et l'eau se sont-elles séparées. « Est-il possible, demandera-t-il encore, qu'on n'ait rien vu, reconnu et dit de vivant ?... Est-il possible que malgré les inventions et les progrès, malgré la culture, la religion et la connaissance de l'univers, l'on soit resté à la surface de la vie ? » Et il devra répondre : « Oui, c'est possible. »

Une fièvre alors va le gagner. Il s'agit de retrouver cet univers qui est en lui, qui s'est retiré au fond de lui, là où les hommes semblaient avoir perdu le pouvoir de l'atteindre. Monde inconnu et merveilleux ! Le passé y est contenu tout entier, mais un autre passé que celui que les hommes prétendent rattraper en l'apprenant par cœur. L'enfance y revit miraculeusement, s'y accomplit en quelque sorte seulement, et y trouve sa couleur essentielle. Des hommes encore tout pleins de vague sortent d'une étrange brume et essaient de vivre. Et les choses elles-mêmes participent à la vie, ont des souvenirs, témoignent des regards qui les ont effleurées, des mains qui se sont appuyées sur elles...

Cette aventure, c'est précisément celle qu'a vécue Malte (ou Rainer, peu importe !) et le livre qui nous en porte le témoignage — merveilleusement aigu et comme violemment arraché à quelque aire inaccessible qui le contenait, — est intitulé : *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

Aventure pleine de périls, longue route semée d'embûches, et qui mène par tous les détours du cœur, par toutes les détresses de la solitude, à des conditions de vie nouvelles et dangereuses. Cette inquiète prise de possession que poursuit Malte, ne s'accomplit pas sans difficulté. Il faut qu'il commence par remonter la pente de son esprit, qu'il passe peut-être une vie entière à « former les premiers exercices qui n'ont pas de sens », que, jour par jour, il change l'or rapidement produit par sa nouvelle pierre de sagesse « en le plomb grossier de la patience ».

L'état de grâce qu'il cherche, la solitude d'abord l'aidera à s'y mettre. « Car : lorsqu'on est entouré de gens, on n'est même pas capable de se rappeler le Notre-Père ; comment donc pourrait-on se souvenir de quelque autre correspondance obscure qui consiste peut-être non en mots, mais en événements ? » Pour que les profondeurs s'ouvrent devant sa volonté de connaissance infinie, il faut qu'il commence par s'en aller à l'écart des hommes, comme l'enfant prodigue qui partit parce qu'il ne voulait pas être aimé.

« Imaginez un Malte qui dans ce Paris si terrible pour lui aurait eu une amante, ou même un ami. Est-ce qu'il serait jamais entré si loin dans la confiance des choses ? »

Et voici qu'il apprend à connaître la plus effrayante de ces réalités qui ne se partagent pas, et qui ne livrent pleinement leur secret qu'au prix de la solitude : la mort.

La mort, elle va devenir sa méditation quotidienne, son obsession, sa terreur. N'est-elle pas, cette mort que chacun de nous devra assumer seul, n'est-elle pas notre chose la plus personnelle, le fruit intérieur dont « nous ne sommes que la feuille et l'écorce » ? Chaque minute contient sa menace, chaque pensée rapporte à Rilke son image. C'est la mort du chambellan Brigge, qui, pendant dix semaines, domina Ulsgaard, « pareille à une reine qu'on appelle *la Terrible*, plus tard et toujours ». C'est, dans un tramway de Naples, la mort subite de cette jeune fille dont les yeux se déboîtent tout à coup et dont la bouche ne garde plus rien. C'est ce grand abcès qui se lève, « pareil à un soleil qui lui change la face du monde », dans le cerveau d'un inconnu, rencontré quelque part, à Paris. Des hommes qui la subissent, la mort s'échappe, se répand et reflue dans on ne sait quelle dimension intérieure et incommensurable ; avec la liberté des idées fixes, elle

s'incorpore aux objets, aux moindres incidents de la vie, à chaque parcelle de l'air. C'est la mèche de ce médecin que dresse, malgré son habitude, devant la mort, un très ancien instinct. Ce sont les mouches qui en automne « couvrent les chambres de leur mort ». Et c'est encore ce cauchemar indicible, cette protubérance imaginaire, *la grande chose*, qui fait irruption parfois dans l'esprit du jeune Malte.

Peut-on imaginer ce que dut être l'existence d'un homme qui vivait avec cette présence permanente du terrible ? L'angoisse est l'état habituel de sa sensibilité, et les frôlements de tout l'inconnu qu'il entrevoit à chaque minute, déterminent en lui ces resserrements douloureux, ces sursauts de détresse et d'égoïsme qui sont sa seule défense.

« Je me défends, quoique je sache bien que déjà mon cœur est arraché..., qu'en moi aussi quelque chose arrive, qui commence à m'éloigner et à me séparer de tout. Combien toujours il me fut horrible d'entendre dire d'un mourant : il ne reconnaît déjà plus personne. Alors je me représente un solitaire visage qui se soulève de dessus les coussins, qui cherche n'importe quoi de connu, n'importe quoi de déjà vu, et qui ne trouve rien. Si mon angoisse n'était si grande, je me consolerais en me persuadant qu'il n'est pas impossible de voir tout d'un œil différent, et néanmoins de vivre ; mais j'ai peur, j'ai une peur indicible de cette modification. Je ne me suis même pas encore familiarisé avec ce monde qui me paraît bon. Que ferais-je dans un autre ?...

« Durant quelque temps encore, je vais pouvoir écrire tout cela et en témoigner. Mais le jour viendra où ma main me sera distante, et quand je lui ordonnerai d'écrire, elle tracera des mots que je n'aurai pas consentis. »

Mais au moment où les mots vont se dénouer, où les significations déjà commencent à se défaire, Rilke se reprend tout à coup et, à la pointe extrême du possible, avec une lucidité fiévreuse, il se détache et se définit. « Malgré ma peur je suis pourtant pareil à quelqu'un qui se tient devant de grandes choses, et je me souviens qu'autrefois je sentais en moi des lueurs semblables lorsque j'allais écrire. »

Cependant, l'excès même du mal finit par engendrer un remède. La mort, si souvent regardée en face, devient moins redoutable. Comment déterminer l'instant où la crainte, presque insensiblement, se fait désir, où l'œil de

l'homme, à force de se laisser aveugler par le soleil, finit par découvrir quelque étrange et matinale contrée où des morts bienheureux circulent parmi les anges ?

« Devance tous les adieux, comme s'ils étaient derrière toi », enseigne le poète :

Car, parmi les hivers il en est un si long
qu'en hivernant ton cœur aura surmonté tout.

Et, dans les *Histoires du Bon Dieu*, Ewald interroge : « Comment un mort se distingue-t-il donc d'un homme qui devient sérieux, qui renonce au temps, et s'enferme pour méditer tranquillement quelque chose dont la solution depuis longtemps le tourmente ? »

Peut-être les morts ne sont-ils eux-mêmes que des hommes qui se sont retirés pour méditer sur la vie, et ne tient-il qu'à nous, par l'asile tranquille que nous offrons à ces pensées, d'appriivoiser notre propre mort. Ainsi, dans une autre parabole du même recueil, la femme enfouit dans son jardin la semence noire qui devait empoisonner son époux, et lorsque les temps sont révolus, une étrange fleur bleue s'épanouit à cet endroit, parmi les lys, et tous deux se penchent, un matin de printemps, pour respirer un parfum qui est le parfum même de la Mort.

Chanter la mort, les mortes parties trop tôt, tous les morts, être toujours mort en Eurydice, de plus en plus vivant en Orphée, s'acclimater doucement à l'un et à l'autre empire, et dans le sillage invisible des anges, « mortels oiseaux de l'âme », remonter peu à peu dans le « rapport pur », telle est la suprême aspiration de Rilke. Sous la fuyante mélodie des *Élégies* vibre déjà l'écho de ce détachement presque consommé :

Sans doute est-il étrange de n'habiter plus la terre,
de n'exercer plus des usages à peine appris,
aux roses et à d'autres choses précisément prometteuses
de n'accorder plus le sens de l'humain avenir ;
ce qu'on était, entre des mains infiniment peureuses,
de ne l'être plus, et même de laisser
notre propre nom, ainsi qu'un jouet brisé.
Étrange, de ne pas désirer plus avant nos désirs,
étrange, que dans l'espace, tout ce qui correspondit
si lâchement voltige. La mort est dure, oui,
et que n'y faut-il rattraper, avant

que l'on n'y sente un peu d'éternité. Mais les vivants
font tous l'erreur de distinguer trop bien.
Les anges (dit-on), eux, ne savent souvent point
s'ils vont parmi des vivants ou des morts. Le courant éternel
emporte tous les âges par les deux empires,
et, là comme ici, sa rumeur les couvre...

D'avance acquiesçant à toutes les métamorphoses, le poète a trouvé à se
déprendre de soi, à accepter ce cycle de transformations qui n'est qu'une
seule mort progressive et continue, une extase puissante et un joyeux
apaisement.



Singulier destin que celui de Rilke ! Tout l'oppose à son siècle, et c'est ce
contraste même qui, peut-être, le fait si grand. La solitude qui lui est
imposée, il l'appelle jusqu'à cet « abus d'intimité avec le silence » dont
s'étonnait Paul Valéry. Le temps pur où il s'est enfermé de plus en plus,
avait vraiment cette transparence d'une vie trop égale qui, « à travers les
jours identiques, laissait distinctement voir la mort ».

Mais cette place qu'il avait faite à la mort dans sa vie, voici que la vie est
en train de la reprendre dans sa mort. On n'attache pas à son lit la plus
terrible des compagnes, sans à la longue prendre sur elle quelque pouvoir.
Deux fois mort, en Eurydice et dans son corps mortel, l'homme se survit
plus sûrement dans le chant d'Orphée.

Rilke, l'écho de votre voix n'est pas encore perdu et je n'ai même pas eu
le temps d'habituer mon esprit à la pensée de votre absence. Tous ces livres
qui témoignent de vous, ils sont là, ouverts sur ma table, à la page de ce
vers que je voulais retrouver, de cette phrase où il me semblait mieux
reconnaître votre visage.

Cette œuvre, elle n'est donc pas vaine, puisque, en elle, nous retrouvons
ce que vous avez craint, désiré, senti, des années durant, cette voix qui est
vôtre aussi, mais plus réelle et plus durable que l'autre, — qui est vous-
même enfin. Et vous n'eûtes pas tort de penser que la réalité la plus sûre
était celle que vous créiez pour durer, en renonçant à celle qui passe.

Cependant que son verbe surmontait l'ici-bas,
Il était déjà là où nous ne suivions point !
La grille de la lyre n'entravait pas ses mains.
Et c'était obéir pour lui que transgresser...

MAURICE BETZ

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Rilke tenait pour une trahison de sa poésie toute traduction qui ne restituerait pas, en même temps que sa pensée, le mouvement intérieur, le rythme et la musique de l'original. Se contenter d'un mot à mot, si minutieux fût-il, c'était à ses yeux dépouiller l'œuvre d'une partie essentielle d'elle-même en la ramenant au plan secondaire de l'analyse, c'était substituer à un corps vivant une figure de cire, un cadavre glacé.

Dans le présent recueil, le traducteur s'est efforcé, malgré les obstacles que la langue française oppose à une telle tentative par la fixité des rapports qu'elle établit entre les mots, par son vocabulaire trop abstrait et par l'enchaînement logique de ses constructions, de se conformer le plus possible à ces exigences formulées par le poète avec une insistance significative. L'entreprise s'est révélée plus difficile à mesure que l'on abordait les œuvres les plus hautes et les plus parfaites de Rilke.

Cependant, une grande prudence s'imposait dans une telle tentative de traduction rythmée. Ainsi que Rilke l'a lui-même justement observé, la langue française « académise » parfois dangereusement les poèmes étrangers soumis à son empreinte, et si l'on veut échapper à ce risque, il faut « travailler contre le courant de la langue », voire même « entrer en lutte avec elle ». On a été amené ainsi à s'écarter de l'application d'une règle trop uniforme. Tandis que pour le Livre d'Images, les Nouvelles Poésies et les Sonnets à Orphée, il fallait autant que possible restituer le rythme en ayant recours à la rime ou à l'assonance, la musique sourde du Livre d'Heures s'accommodait d'une transposition plus souple. Le vers blanc s'imposait pour les Élégies de Duino, avec les libertés d'enjambement du texte original.

Quant au choix des poèmes qui ont été recueillis, il a été en partie déterminé par la difficulté même de l'entreprise, Il a fallu renoncer à faire figurer ici ceux des poèmes de Rilke que leur densité défendait contre toute tentative de traduction, et où la part de la création verbale était si forte que les virtualités de la langue allemande y étaient déjà poussées à l'extrême.

C'est le cas surtout de certains morceaux des Nouvelles Poésies. On s'est appliqué néanmoins à donner ici, en puisant dans les divers recueils, un aperçu aussi complet que possible de l'œuvre poétique allemande de Rilke, laquelle est ainsi présentée pour la première fois dans son ensemble au lecteur français, depuis les premiers vers jusqu'à la grande musique des Élégies et des Sonnets à Orphée. Enfin, autant pour l'unité du présent ouvrage, où toutes les principales œuvres de Rilke sont représentées dans leur succession chronologique, que pour permettre certains rapprochements de thèmes et de style, on y a introduit un choix de ses poèmes français les plus caractéristiques.

PREMIÈRES POÉSIES

(1896-1898)

PREMIÈRES POÉSIES

(1896-1898)

[Air populaire](#)

[Cimetière](#)

[L'Angelot](#)

[C'était le jour](#)

[Ciel](#)

[Le temps était gris](#)

[Tournesols](#)

Pourquoi m'arracher à mes heures...

AIR POPULAIRE

Combien toujours me touchent
les vieux airs de Bohème.
Dans mon cœur ils insinuent
leur tristesse et le font lourd.

Lorsqu'un enfant, quelque part,
en sarclant fredonne,
sa chanson me poursuit
jusqu'en rêve, la nuit.

On a beau voyager
au loin, sur la terre,
après bien des années
il faut qu'on s'en souviennne.

CIMETIÈRE

Bruit lointain du boulevard
Ici, calme, l'oubli germe ;
entre deux cyprès funèbres
la lune, comme un tam-tam.
Doucement l'éternité
frappe de son battant noir.
Inquiet, un ange en marbre
regarde la nuit d'automne.

L'ANGELOT

Je marche dans la Malvasinka
en suivant l'allée des enfants,
où dorment Anka ou bien Ninka,
de leur sommeil le plus pesant.

Sur un tertre est agenouillé
— les hauts pavots le cachent presque, —
poussiéreux, l'aile cassée,
un angelot en terre glaise.

Il fait pitié, l'enfant sans aile.
Je le regarde : pauvre mignon !
lorsque tout à coup de ses lèvres
s'envole un frêle papillon.

C'ÉTAIT LE JOUR...

C'était le jour des chrysanthèmes blancs, —
et j'avais presque peur de sa splendeur pesante.
Alors tu vins prendre mon cœur, tu vins à moi,
en pleine nuit.

J'avais très peur, mais tu vins, chère et tendre, —
dans mon rêve, un instant, j'avais pensé à toi.
Tu vins, et doucement, comme un air de légende,
tinta la nuit.

CIEL

Un ciel blême et gris,
où les couleurs se fanent.
Au loin, — un trait de flamme,
tel le feu d'une cicatrice...
Des reflets errent et se posent.
Et il y a dans l'air
comme un parfum mourant de roses
et des larmes contenues...

LE TEMPS ÉTAIT GRIS...

Le temps était gris et cru,
le soir est clair et plus doux.
Sûrement on attend quelque empereur.
Toutes les maisons s'illuminent.
Si clair et solennel
était l'angelus du soir.
Les vieux contemplent le ciel
et les enfants sont riches.

TOURNESOLS

Le soleil brasille à la lisière du ciel.
À travers la glèbe épuisée de moisson,
les femmes pataugent vers les champs.
Le long des rails qui scintillent,
près de la maisonnette du garde-barrière,
— solitude d'été, —
rêvent les tournesols.

POURQUOI M'ARRACHER À MES HEURES...

Pourquoi m'arracher à mes heures
pâles et bleues ?
Pourquoi m'entraîner dans le tourbillon
et la confusion scintillante ?
Je ne veux plus voir votre folie.
Je veux, tel un enfant, malade dans sa chambre,
solitaire, avec un sourire secret,
doucement bâtir des jours, et doucement des songes.

CHANTS DE L'AUBE

(1898-1901)

CHANTS DE L'AUBE

(1898-1901)

Telle est la nostalgie...

Quelqu'un peut-il me dire...

Au plus cruel de mon hiver

Premières roses

La vie, ne tente plus...

Je voudrais devenir...

Chemin aveuglant...

Voici les jardins...

Dans la plaine...

Parfois, au fond de la nuit...

Jeunes filles

Des grands sapins...

Parfois elle sent...

TELE EST LA NOSTALGIE...

Telle est la nostalgie : habiter sur les vagues
et ne jamais avoir d'asile dans le temps.
Et tels sont les désirs : dialogue à voix basse
de l'heure quotidienne avec l'éternité.

Telle est la vie. Jusqu'au jour où, d'hier,
s'élève la plus seule entre toutes ces heures,
et, souriant autrement que ses sœurs,
se taise, offerte à l'éternel.

QUELQU'UN PEUT-IL ME DIRE...

Quelqu'un peut-il me dire
jusqu'où va ma vie ?
Suis-je un souffle dans la tempête,
une vague dans l'étang ?
N'est-ce pas moi-même, peut-être,
ce pâle et blanc bouleau,
frissonnant de printemps ?

AU PLUS CRUEL DE TON HIVER...

Au plus cruel de ton hiver, forêt lucide,
tu t'enhardis à sentir le printemps,
et doucement tu laisses suinter ton argent
pour que je voie verdir ta nostalgie.

Tandis que tes sentiers toujours plus loin m'entraînent,
j'oublie les « pourquoi » et les « où ».
Je sais seulement : des portes cachaient tes ténèbres,
et ne sont plus.

PREMIÈRES ROSES

Les premières roses s'éveillent,
leur parfum est timide
comme un rire léger, léger.
Fuyant, le jour les frôle
d'une aile lisse d'hirondelle.

Partout ce que tu touches
est encore anxieux.

Chaque reflet a peur,
le son reste sauvage.
La nuit est trop neuve
et la beauté, pudique.

LA VIE, NE TENTE PLUS...

La vie, ne tente plus de la comprendre,
elle sera pour toi, dès lors, comme une fête.
Les jours, accepte-les,
comme un enfant reçoit du vent
beaucoup de fleurs, chemin faisant.

De recueillir, d'amasser cette pluie
ne lui viendrait pas à l'esprit.
De ses cheveux il les détache avec douceur,
où elles étaient tendrement prisonnières,
et à travers ces années jeunes et chères,
il tend ses mains vers d'autres fleurs.

JE VOUDRAIS DEVENIR...

Je voudrais devenir pareil aux très secrets,
ne plus jamais former de pensées sous mon front,
que dans mes rimes toute nostalgie s'enferme,
n'offrir dans mes regards qu'une douceur qui germe,
et que mes silences donnent le frisson.

Ne plus jamais trahir, et de ma solitude
faire un rempart ainsi que les plus grands ?
Mais quand, par un éclair de lances éblouië,
la foule bruyante devant eux se prosterne,
tirant de leur poitrine ainsi qu'un sacrement,
ils soulèvent leur cœur, et ce cœur la bénit.

CHEMIN AVEUGLANT...

Chemin aveuglant, dans l'excès de lumière perdu,
poids du soleil sur tant de vignes,
et, tel un songe, un portail, tout à coup,
large et taillé dans un mur invisible.

Le jour brûla longtemps le bois de ses vantaux ;
mais au fronton arqué de l'embrasure
les armes et le bandeau princier durent.

Entre, et tu seras l'hôte... — De qui ?
Frissonnant, tu verras jusqu'au cœur sauvage du pays.

VOICI LES JARDINS...

Voici les jardins en lesquels j'ai foi
lorsque dans les massifs les fleurs pâlissent
et que dans le gravier, où le feuillage boit,
coule un silence que les tilleuls filtrent.

Dans les reflets des cercles, sur l'étang,
d'un bord à l'autre nage un cygne.
Il porte sur ses ailes, miroitant,
la prime douceur de la lune,
vers où, déjà, la rive s'embruine.

DANS LA PLAINE...

Dans la plaine était une attente
d'un hôte qui ne vint jamais.
Le jardin questionne, inquiet,
et son sourire peu à peu se fige.

Entre les marais désœuvrés
le soir dépouille les allées.
Les pommes ont peur dans les branches
et chaque souffle leur fait mal.

PARFOIS, AU FOND DE LA NUIT...

Parfois, au fond de la nuit,
le vent comme un enfant s'éveille.
Tout seul il marche dans l'allée,
doucement, doucement, vers le village.

À tâtons, jusqu'à l'étang il s'avance
et y fait le guet :
les maisons sont toutes blanches,
et les chênes, muets.

JEUNES FILLES

La vague ne se tait jamais
ni vous non plus,
comme elle vous chantez,
et le désir en vous
devient musique.

Est-ce la pudeur de votre beauté qui fit
naître ce chant ?

Est-ce un jeune chagrin, jeunes filles ?
Pour qui ?

Ils sont venus, ces chants, avec la nostalgie
et s'en iront avec le fiancé.

DES GRANDS SAPINS...

Des grands sapins le souffle se fait rauque,
sous la neige d'hiver, tandis que sur leurs branches,
tout cet éclat se gonfle, épanoui.
Les chemins blancs deviennent silencieux
et plus intimes les chambres familières.

L'horloge chante, et les enfants tressaillent
car dans le poêle vert une bûche a craqué.
Cependant qu'au dehors, où les flocons grenailent,
clair tourbillon et chute sans répit,
le jour trop blanc prend un aspect d'éternité.

PARFOIS ELLE SENT...

Parfois elle sent : La vie est grande,
plus sauvage que des fleuves qui écument,
plus sauvage que la tempête dans les arbres.
Et doucement, lâchant les heures,
elle abandonne son âme aux songes.

Puis elle s'éveille. Une étoile brille
en silence au-dessus du calme paysage,
et la maison a des murs tout blancs.
Alors elle sait : La vie est inconnue et lointaine,
et elle joint ses mains qui vieillissent.

LIVRE D'IMAGES

(1899-1905)

LIVRE D'IMAGES

(1899-1905)

[Exorde](#)

[Nuit de lune](#)

[Musique](#)

[Les anges](#)

[D'une enfance](#)

[Le jeune garçon](#)

[Les communiantes](#)

[Initiale](#)

[Le voisin](#)

[Pont du Carrousel](#)

[Inquiétude](#)

[Solitude](#)

[Jour d'automne](#)

[Souvenir](#)

[Automne](#)

[Prière](#)

[Progrès](#)

[Pressentiment](#)

[Soir à Skane](#)

[Heure grave](#)

[Finale](#)

EXORDE

Qui que tu sois : le soir venu,
sors de ta chambre où tu sais tout ;
de ta maison proche du large.
Qui que tu sois.
De tes yeux fatigués et qui ont peine
à s'affranchir du seuil usé,
tu dresses lentement un arbre noir,
le poses dans le ciel, tout seul et droit.
Et tu as fait le monde : un monde grand
ainsi qu'un mot mûrit dans le silence.
Et tandis que ta pensée le comprend,
tes yeux tendrement s'en détachent...

NUIT DE LUNE

*pour le soixantième
anniversaire de Hans Thoma*

Nuit du sud allemand, immense sous la lune,
douce et mûre comme un retour des contes d'autrefois.
Beaucoup d'heures tombant pesamment du beffroi
dans cette mer sans fond s'abîment, une à une.

Un bruissement là-bas, un appel de la ronde,
le silence est soudain comme vidé de tout ;
et puis un violon (Dieu sait où !)
s'éveille et dit lentement :

une blonde...

MUSIQUE

Qu'as-tu joué, garçon ? Dans les jardins courut
comme un chuchotement de pas et d'ordres qu'on murmure.
Qu'as-tu joué, garçon ? Et ton âme, vois-tu,
s'est laissé prendre au roseau de ta flûte.

Pourquoi l'appelles-tu ? Le son est une geôle
où elle se consume et se livre à l'oubli ;
forte est ta vie, mais ta chanson plus forte,
qui dresse ses sanglots sur cette nostalgie. —

Donne-lui du silence afin que, pas à pas,
elle retourne à cette abondance vivante
où elle avait grandi — sage et ample croissance, —
avant d'être contrainte à tes jeux délicats.

Vois, ses ailes, déjà, se fatiguent de battre
Ainsi, rêveur, tu gaspilles l'essor,
en sorte que son vol, lassé par trop de chants,
ne pourra plus l'emporter assez loin
lorsque je viendrai vous convier aux joies.

LES ANGES

Ils ont des bouches fatiguées,
des âmes claires, sans lisière.
Et une nostalgie (peut-être de péché),
traverse quelquefois leurs rêves.

Tous, par tant de ressemblances unis,
se taisent dans les jardins de Dieu,
comme des intervalles très nombreux
dans sa puissance et dans sa mélodie.

Mais lorsqu'ils déploient tout à coup leurs ailes,
ils sont les promoteurs d'un vent :
comme si Dieu, avec ses larges mains de statuaire,
marchait, crevant les pages, à travers
le livre obscur de la Genèse.

D'UNE ENFANCE

L'ombre semblait de la richesse dans la chambre,
où, engourdi, comme en secret, était assis l'enfant.
Et quand sa mère entra — c'est comme un songe —
dans le buffet vibra soudain un verre.
La chambre, sentit-elle, l'avait trahie ;
elle embrassa l'enfant : Es-tu ici ?...
Tous deux, des yeux, inquiets, cherchèrent le piano,
car certains soirs elle y trouvait un chant
où l'enfant se perdait étrangement.

Il était là, très sage. Son grand regard
à la main suspendu qui, ployée par l'anneau,
comme marchant contre la neige et la tourmente,
allait sur les touches blanches.

LE JEUNE GARÇON

Je voudrais devenir un de ceux-là
qui passent dans la nuit sur des chevaux sauvages,
laissant flotter au vent de leur galop
les cheveux dénoués de leurs flambeaux.
Je voudrais être comme en barque, à la proue, et dressé,
grand, tel qu'un drapeau déployé ;
sombre, mais casqué d'or
changeant. Et en arrière,
dix hommes faits d'identiques ténèbres,
avec des casques pareils au mien,
blancs comme verre, ou sombres, vieux, aveugles.
Et l'un, debout auprès de moi,
du son de sa trompette élargirait l'espace,
dans un fracas d'éclairs.
Il soufflerait autour de nous la noire solitude
que nous parcourons comme un songe bref.
Les maisons dépassées retombent à genoux,
les rues béent et biaisent,
les places reculent, mais nous prenons tout,
et nos chevaux bruissent comme une averse.

LES COMMUNIANTES

(Paris, mai 1903)

En voiles blancs, les communiantes
s'enfoncent dans le vert neuf des jardins.
Voici surmontée leur enfance
et différent sera tout ce qui vient.

Mais cela viendra-t-il ? Et n'est-ce pas, déjà,
l'attente qui commence des heures nouvelles ?
Finie la fête, et la maison s'anime ;
plus tristement l'après-midi s'écoule.

Ah ! quel lever ce fut vers cette robe blanche,
et dans les rues quelle marche parée
jusqu'à l'église fraîche au dedans, comme en soie.
Les cierges hauts étaient tels des allées
et les lumières semblaient des joyaux
sous des yeux solennels et graves.

Puis ce silence, lorsque s'éleva le chant.
Il montait sous la voûte, semblable à un nuage,
s'éclaircissait en retombant, plus doux
que quelque pluie sur tous ces enfants blancs.
Et comme au vent, ce blanc se balançait
et dans ses plis se coloriait
et semblait contenir des fleurs cachées :
fleurs et oiseaux, étoiles et figures
d'un lointain monde de légendes.

Dehors était un jour en bleu et vert,

avec des cris de rouge aux endroits clairs.
Le bassin reculait : vagues menues.
Le vent portait des floraisons lointaines
et parlait des jardins extérieurs.

On eût dit que les choses s'étaient couronnées,
claires, sous un soleil léger ;
les façades des maisons se prenaient à sentir,
beaucoup de fenêtres s'ouvraient et brillaient.

INITIALE

D'infinies nostalgies jaillissent
des actes bornés, tels de faibles fontaines
qui, frissonnantes, bientôt déclinent.
Mais celles qui restaient muettes,
nos forces fraîches, se dévoilent
dans le tourbillon de ces larmes.

LE VOISIN

Violon inconnu, pourquoi me poursuis-tu ?
Combien de fois déjà, en des villes lointaines
ta solitaire nuit a parlé à la mienne !
Sont-ils mille à jouer, ou rien qu'un seul ?

Est-ce donc qu'il y a dans tant de grandes villes
des hommes qui, sans ton secours à toi,
se seraient égarés dans les fleuves hostiles ?
Et pourquoi, dis, toujours, me recherche-t-il, moi ?

Pourquoi suis-je toujours le voisin de la chambre
où un homme angoissé te contraint à chanter
et te fait dire : la vie est plus pesante
que tout ce qui pesa jamais au monde entier.

PONT DU CARROUSEL

L'aveugle sur le pont,
borne grise d'empires sans nom,
peut-être est-il, inamovible, le stylite
autour duquel heure et astres gravitent,
et le pivot muet des nuits,
car tout coule, erre et brille autour de lui.

Il est le Juste imperturbable
parmi nos chemins hasardeux,
l'accès, offert aux hommes fallacieux,
d'un monde obscur et plus durable.

INQUIÉTUDE

Dans la forêt fanée est un appel d'oiseau,
inexplicablement, dans la forêt fanée.
Et pourtant ce rond cri d'oiseau
repose dans l'instant qui l'engendra,
grand comme un ciel sur la forêt fanée.
Tout vient docilement se ranger dans ce cri.
Tout le paysage y semble reposer.
Le vent lui-même paraît s'y tapir
et la minute, pressée de fuir,
muette et blême, semble savoir des choses
qui nous feraient mourir,
échappées de ce cri.

SOLITUDE

La solitude est pareille à ces pluies
qui, montant de la mer, s'avancent vers les soirs.
Des plaines elle va, lointaines et perdues,
au ciel qui la contient toujours.
Et c'est du ciel qu'elle retombe sur la ville.

La solitude pleut aux heures indécises :
lorsque vers le matin se tournent les rues neuves,
lorsque les corps épuisés de méprises
s'entre-écartent, tristes et inassouvis,
et que les hommes qui se haïssent
doivent coucher ensemble dans un lit :
la solitude alors dérive au fil des fleuves...

JOUR D'AUTOMNE

Seigneur, le temps est proche. L'été fut très grand.
Ton ombre, pose-la sur les cadrans solaires,
et sur les plaines lâche les vents.

Aux derniers fruits ordonne d'être mûrs,
accorde-leur encor deux journées plus sereines,
hâte leur perfection, et presse la suprême
douceur des sucres dans le vin lourd.

Qui n'a pas sa maison, or plus n'en bâtira.
Qui solitaire était, longtemps le restera,
lisant et prolongeant ses lettres et ses veilles.
Et, agité, il marchera de-ci de-là
dans les allées où tournoieront les feuilles.

SOUVENIR

Tu attends et attends cet instant unique,
multipliant infiniment ta vie ;
cette heure grande et prophétique,
le réveil des pierres,
des profondeurs à toi assujetties.

L'or et le brun des livres se dérobent
dans l'ombre, peu à peu, des étagères ;
tu penses à des pays parcourus,
à des tableaux et à des robes
de femmes depuis longtemps perdues.

Et tout à coup tu sais : oui, c'était là.
Tu te dresses, et devant toi se lèvent
de quelque lointain autrefois
la peur, l'image et la prière.

AUTOMNE

Les feuilles tombent, tombent de très loin,
comme fanées au ciel, en de lointains jardins,
tombent : c'est comme un geste qui refuse.

Et dans les nuits la lourde terre tombe
hors des étoiles, dans la solitude.

Nous tombons tous. Tombe ma main.
Et vois les autres : c'est en elles toutes.

Pourtant il est quelqu'un qui tient ces chutes
avec une infinie douceur entre ses mains.

PRIÈRE

Ô nuit, nuit silencieuse, où sont tissées
des choses blanches, rouges, bariolées, —
couleurs éparses, haussées jusqu'à n'être
qu'une seule ombre et qu'un silence, —
pour moi aussi le rapport, veuille l'établir
avec ce tout que tu acquiers et sais convaincre.
Mes sens sont-ils trop épris de clarté
et mon visage tranche-t-il sur ces objets ?
Juge d'après mes mains : sont-elles
pas des instruments, presque des choses ?
L'anneau lui-même n'est-il pas tout simple
autour du doigt ? et confiante la lumière au-dessus d'elles,
comme si c'était des chemins qui, éclairés,
ne s'ouvriraient pas autrement que dedans l'ombre ?...

PROGRÈS

De nouveau bruit plus fort ma vie profonde,
comme roulant dans un lit élargi.
Proches de plus en plus me deviennent les choses
et les images, toujours plus vues.
De l'ineffable je me sens plus familier.
Mes sens, tels des oiseaux autour d'un chêne,
se perdent dans le ciel agité par le vent,
ou, portés par les poissons, plongent
dans le jour brisé des étangs.

PRESSENTIMENT

Je suis comme un drapeau que les lointains attirent.
Je sens venir les vents et dois les vivre,
tandis que des objets en bas, nul n'a bougé encore :
Sans bruit les portes ferment et la cheminée dort ;
point de vitre qui tremble, et lourde est la poussière.

Mais moi je sens déjà les vents, houleux comme la mer.
Je me déploie et me replie et me rejette,
et suis tout seul dans la grande tempête.

SOIR À SKANE

Le parc est haut : comme sortant d'une maison,
je passe soudain de son ombre
dans la plaine et le soir. Dans le vent.
Ce même vent que sentent les nuages,
les fleuves clairs, les ailes des moulins,
qui moulent lentement au bord du ciel.
Et moi aussi je suis sa chose, dans sa main,
la plus petite sous ces cieux. — Regarde :

Est-ce un ciel ?
Bleu, lumineux, céleste,
où des nuages toujours plus purs se pressent,
et par-dessous le blanc qui se dégrade
et par-dessus ce gris léger mais grand,
chaud, bouillonnant comme sur un fond rouge,
et les tranquilles rayons du couchant
sur tout cela.

Étonnant édifice,
mû en soi-même et tenu par soi-même,
formant des êtres, des ailes géantes,
des plis, des monts, avant que naissent les étoiles,
et tout à coup, là-bas :
un portail si lointain, infiniment,
que seuls les oiseaux doivent le connaître...

HEURE GRAVE

Quiconque pleure à présent quelque part dans le monde,
sans raison pleure dans le monde,
pleure sur moi.

Quiconque rit à présent quelque part dans la nuit,
sans raison rit dans la nuit,
rit de moi.

Quiconque marche à présent quelque part dans le monde,
sans raison marche dans le monde,
vient vers moi.

Quiconque meurt à présent quelque part dans le monde,
sans raison meurt dans le monde,
me regarde.

FINALE

La mort est grande.
Nous lui appartenons,
bouche riante.
Lorsqu'au cœur de la vie nous nous croyons,
elle ose tout à coup
pleurer en nous.

LIVRE D'HEURES (1899-1906)

LIVRE D'HEURES (1899-1906)

L'heure gravite...

Je vis...

Obscurité des origines...

Vois-tu, je veux beaucoup...

De nos tremblantes mains...

Ma vie n'est pas...

Quiconque de sa vie...

Si j'avais grandi...

Comme le gardien dans la vigne...

Pourtant, quoique chacun se fuie...

Des rumeurs vont...

Tous ceux qui te cherchent...

Au bout de ce village...

Oui, tu es l'avenir...

Le jour, tu es...

Tout redeviendra grand...

Seigneur, donne à chacun...

L'HEURE GRAVITE...

L'heure gravite et me saisit
de son clair battement métallique :
mes sens tremblent. Je sens : je puis...
Je tiens le jour plastique.

Rien n'était accompli avant que je le visse,
tout devenir demeurait en suspens.
Mes yeux sont mûrs et tout ce qu'ils désignent
comme une fiancée vers moi s'en vient.

Pour être aimé, rien ne m'est trop petit.
Grand, sur fond d'or, je l'enlumine,
et le célèbre, afin qu'à je ne sais qui
l'âme en frémissse...

JE VIS...

Je vis, et justement le siècle part.
On sent le souffle d'une grande page
où Dieu et toi et moi avons écrit,
et que tourne, très haut, une main étrangère.

Déjà l'on sent l'éclat d'une page nouvelle
où tout peut encor devenir.

Les forces sereines mesurent leur étendue
et s'interrogent d'un regard obscur.

OBSCURITÉ DES ORIGINES...

Obscurité des origines,
je t'aime plus que je n'aime la flamme
qui borne le monde.
Elle illumine
un cercle quelconque
hors duquel nul ne sait rien d'elle.

Mais toi, obscurité, tu tiens tout contre toi :
figures, flammes, bêtes et moi-même,
tels que des proies,
hommes, puissances...

Et il se peut que quelque force immense
bouge tout près d'ici.

Je crois à la Nuit

VOIS-TU, JE VEUX BEAUCOUP...

Vois-tu, je veux beaucoup,
peut-être tout :
l'obscurité des chutes infinies
et le jeu scintillant des montées lumineuses.

Tant d'autres vivent qui ne veulent rien,
que rassasient
les mets légers de leurs sentiments lisses.

Mais toi, tu te réjouis
de tout visage
qui sert et qui a soif.

Tu te réjouis
de tous ceux qui se servent
de toi ainsi que d'un outil.

Tu n'es pas encore froid, l'heure n'est point passée
de plonger dans le devenir de tes ténèbres,
où se trahit la vie avec sérénité.

DE NOS TREMBLANTES MAINS...

De nos tremblantes mains nous bâtissons en toi,
dressant atome sur atome.
Mais qui donc pourrait t'achever,
ô cathédrale ?

Qu'est-ce que Rome ?
Poussière.
Et l'univers
sera détruit
avant que soient coiffées tes tours de leurs coupoles,
avant que de tes étendues de mosaïques
s'élève ton front rayonnant.
En songe, quelquefois, pourtant,
je puis étreindre
tout ton espace,
du fond des origines
jusqu'au faîte doré du toit.
Et mes sens, alors, je le vois,
forment et patinent
les ornements ultimes.

MA VIE N'EST PAS...

Ma vie n'est pas cette heure abrupte
où tu me vois précipité.
Je suis un arbre devant mon décor,
je ne suis qu'une de mes bouches,
celle de toutes qui se clora la première.

Je suis l'intervalle entre les deux notes
qui ne s'accordent l'une et l'autre qu'à grand'peine,
car celle de la mort voudrait monter plus haut...
Mais toutes deux, vibrant durant l'obscur pause,
se sont réconciliées.

Et le chant reste beau.

QUICONQUE DE SA VIE...

Quiconque de sa vie résout tous les contraires
pour les sertir dans un symbole, avec reconnaissance,
celui-là chasse
de son palais les vains bruyants.
À des fêtes plus pures il se prépare
et tu es l'hôte de ses tendres soirs.

Tu es le second de sa solitude,
le centre calme de ses monologues,
et chaque cercle qui se trace autour de toi
jusqu'au delà du temps écarte son compas.

SI J'AVAIS GRANDI...

Si j'avais grandi quelque part où sont
des jours légers et des heures plus claires,
je t'aurais inventé quelque limpide fête,
et mes mains ne t'étreindraient pas ainsi
que parfois elles font, tendues et inquiètes.

J'aurais osé, là-bas, te gaspiller,
ô présent infini.
Comme une balle je t'aurais lancé
dans toutes ces joies qui débordent,
lancé pour que quelqu'un te ressaisisse,
bondissant, les mains hautes,
à la rencontre de ta chute,
ô chose entre les choses !

Comme une lame
je t'aurais fait scintiller.
L'anneau d'or le plus pur
eût enchâssé ton feu
et me le garderait
sur la plus blanche main.
Je t'aurais peint :
non pas au mur, mais sur le ciel lui-même.
Je t'aurais formé ainsi qu'un géant
te formerait : montagne ou incendie,
ou simoun soufflant du désert,
ou bien, peut-être,
t'aurais-je, un jour, tout simplement trouvé...

Mais ils sont loin, tous mes amis,
j'entends à peine encor vibrer leur rire,
tu es un jeune oiseau à pattes jaunes
et aux grands yeux : et tu me fais pitié.
(Ma main, pour toi, est-elle encor trop large ?)
Et mon doigt cueille cette goutte à la fontaine.
Je guette si, dressant ton bec, tu la boiras.
Je sens battre ton cœur,
je sens le mien :
car tous deux, ils ont peur.

COMME LE GARDIEN DANS LA VIGNE...

Comme le gardien dans la vigne
a sa cabane pour veiller,
je suis, Seigneur, cabane entre tes mains,
nuit de ta nuit.

Vigne, verger et pâturage,
champ qui n'oublies aucun printemps,
figuier qui même dans un sol de marbre
portes cent fruits :

Peu t'importent les soins du veilleur.
Un parfum vient de tes ramures rondes.
Sans peur, muettes, tes sèves montent,
passant auprès de moi, des profondeurs.

POURTANT — QUOIQUE CHACUN SE FUIE...

Pourtant, — quoique chacun se fuie soi-même,
comme une prison haïe qui vous tient, —
un grand miracle s'accomplit dans l'univers.
Malgré tout, je le sens : *toute vie est vécue*.
Qui donc la vit ? Sont-ce les choses
qui demeurent le soir présentes dans la harpe
comme une mélodie que nulle main ne joue ?
Sont-ce les vents venus de flots lointains ?
Sont-ce les branches qui se font des signes ?
Sont-ce les fleurs qui tissent des parfums ?
Ou bien sont-ce les longues allées qui vieillissent,
les chaudes bêtes que l'on voit marcher,
ou les oiseaux qui planent, étrangers ?
Qui donc la vit ? Est-ce toi, Dieu : — la Vie ?

DES RUMEURS VONT...

Des rumeurs vont qui te soupçonnent,
des doutes viennent qui t'effacent.
Les paresseux et les rêveurs,
se méfiant de leurs ardeurs,
demandent que les montagnes saignent,
pour croire en toi.
Mais toi, tu inclines ta face.
Tu pourrais trancher les veines des monts,
en signe d'un grand tribunal ;
mais peu t'importent
les païens.

Tu ne veux pas lutter contre toutes ces ruses,
ni chercher la faveur de la lumière.
Car peu t'importent
les chrétiens.

Ceux qui questionnent peu t'importent.
Avec tendresse tu regardes
tous ceux qui portent.

TOUS CEUX QUI TE CHERCHENT...

Tous ceux qui te cherchent t'essaient
et ceux qui te trouvent te lient
à l'image et au geste.

Je veux, moi, te comprendre
comme la terre te comprend ;
en mûrissant,
je fais mûrir ton règne.

Je ne réclame aucune vanité
qui te démontre.
Le temps, je le sais,
ne porte pas ton nom.

Ne fais nul miracle pour moi.
Donne raison à tes lois
qui d'âge en âge
montrent mieux leur visage.

AU BOUT DE CE VILLAGE...

Au bout de ce village, la maison
est aussi solitaire qu'au bout du monde.

La route qu'il ne retient pas
s'éloigne lentement et plonge dans la nuit
Petit village, entre deux étendues posé,
plein d'inquiétude et de pressentiments,
qui n'est que route entre deux haies...

Et ceux qui partent du village, s'en vont très loin
Et beaucoup meurent en chemin.

OUI, TU ES L'AVENIR...

Oui, tu es l'avenir, la grande aurore
qui point des plaines de l'éternité.
Tu es le cri du coq après la nuit du temps,
tu es rosée, matines, jeune fille,
tu es le voyageur, la mort, la mère...

Tu es la forme qui sans cesse change,
qui, solitaire, émerge du destin,
qu'on ne célèbre ni ne plaint,
car nul ne t'a décrite, forêt sauvage.

Tu es le fond essentiel des choses
qui tait le dernier mot de son essence
et qui se montre aux autres toujours autre :
terre au bateau, navire pour la côte.

LE JOUR, TU ES...

Le jour, tu es, parmi la foule
cet ouï-dire qui s'écoule,
et ce silence après l'heure sonnant
qui se referme lentement.

Mais plus le jour finissant baigne
avec abandon dans le soir,
plus tu existes, Dieu. Ton règne
monte comme une fumée des toits.

TOUT REDEVIENDRA GRAND...

Tout redeviendra grand et formidable,
les terres seront simples et les eaux, plissées,
petits, les murs et les arbres, géants ;
multiple et fort, vivra dans les vallées
un peuple de bergers et de paysans.

Il n'y aura plus d'églises qui retiennent
Dieu comme un fuyard, et qui le plaignent
ainsi qu'un animal blessé au piège.
À tous les inconnus qui frapperont
les maisons ouvriront leurs portes, accueillantes,
et nos actes et nous respirerons l'offrande.

Plus d'attente d'un au-delà, plus d'inutiles
regards perdus, rien que désir
de ne pas profaner la mort, et de servir
humainement les choses de la terre, afin
de n'être plus inconnus à nos propres mains.

SEIGNEUR, DONNE À CHACUN...

Seigneur, donne à chacun sa propre mort,
qui soit vraiment issue de cette vie,
où il trouva l'amour, un sens et sa détresse.

Car nous ne sommes que la feuille et que l'écorce.
La grande mort que chacun porte en soi,
elle est le fruit autour duquel tout change.

C'est pour ce fruit qu'un jour les jeunes filles
se lèvent comme un arbre peut jaillir d'un luth,
et que les garçons font des rêves d'hommes.

Pour lui des femmes se font confidentes
des peurs que d'autres qu'elles ne pourraient chasser.
Et pour l'amour de lui, ce qu'un jour des yeux virent
est éternellement, fût-ce un lointain passé.
Et tous ceux qui jamais formèrent ou bâtirent
autour de ce grand fruit devinrent monde,
gelant, fondant, vent ou soleil.
En lui, toute chaleur s'est résorbée :
le cœur et l'ardeur blanche des cerveaux...
Mais tes anges, Seigneur, comme des vols d'oiseaux
passant, trouvaient tous ces fruits verts.

NOUVELLES POÉSIES

(1905-1908)

NOUVELLES POÉSIES

(1905-1908)

[Apollon ancien](#)

[Chanson d'amour](#)

[Chant d'aube oriental](#)

[La mort du poète](#)

[L'ange du méridien](#)

[Morgue](#)

[La Gazelle](#)

[La licorne](#)

[Le poète](#)

[La dentelle](#)

[Destin de femme](#)

[Tanagra](#)

[Dans un parc étranger](#)

[Avant la pluie d'été](#)

[Portrait du poète par lui-même](#)

[L'escalier de l'Orangerie](#)

[Le carrousel](#)

[Quai du rosaire](#)

[Fanée](#)

[Nuit d'été en ville](#)

[Chanson de la mer](#)

[Course nocturne](#)

[Étude au piano](#)

[Berceuse](#)

[Hortensia rose](#)

APOLLON ANCIEN

De même que, parfois, entre les branches noires
un matin transparait, en plein printemps, soudain :
de même dans son chef il n'y a rien qui pare
l'éclat presque mortel dont nous serions atteints

par toute poésie. Car d'aucune ombre son regard
n'est encore obscurci, et ses tempes trop fraîches
n'ont cure du laurier. Mais quelque jour, plus tard,
nous verrons sourdre et se lever, peut-être,

de ses sourcils la haute roseraie
dont les pétales flotteront, épars et dénoués,
sur une bouche frémissante.

Sur cette bouche, calme encor, neuve, brillante,
et qui ne boit qu'un peu dans son sourire,
comme si on lui infusait ses chants futurs.

CHANSON D'AMOUR

Comment tenir mon âme afin
qu'elle ne frôle pas la tienne ?
Comment l'enlever assez loin,
par dessus toi, vers d'autres choses ?
Je voudrais l'abriter sous quelque objet perdu,
en un recoin étranger et muet,
où ton frémissement ne pourrait se répandre.

Mais tout ce qui nous touche, toi et moi,
nous réunit ainsi qu'un coup d'archet
ne tire des deux cordes qu'une voix.
Quel est cet instrument sur quoi l'on nous fit tendre ?
Et quelle main nous tient, formant ce son ?
Ô douce chanson !

CHANT D'AUBE ORIENTAL

Ce lit, ne dirait-on pas une côte,
bande étroite de terre où nous sommes couchés ?
Rien n'est certain, ici, que cette gorge haute,
dans mon vertige intérieur comme érigée.

Car cette nuit où tant de voix crièrent
— bêtes qui se déchirent, et leurs clameurs, —
ne nous est-elle pas tellement étrangère ?
Et ce qui point dehors, qu'on nomme jour,
est-ce plus clair pour nous que ces ténèbres ?

On devrait l'un dans l'autre pouvoir se coucher
tels des pistils entre les étamines,
tant tout, partout, — monde démesuré, —
grandit, tournoie, nous agglutine.

Mais tandis que l'un contre l'autre nous nous serrons
pour ne pas voir ce qui dehors nous guette,
en toi, peut-être en moi, la menace s'apprête,
car nos âmes vivent de trahison.

LA MORT DU POÈTE

Il reposait. Son visage dressé
était pâle et fermé contre les coussins raides,
depuis que l'univers, à ses sens arraché,
est retombé dans l'année froide.

Ceux qui le voyaient vivre ne savaient pas
combien il faisait un avec cela ;
car tout : ces profondeurs, ce large,
cette eau, ces prés, tout était son visage.

Oh ! son visage était cette étendue
qui vient encore à lui, quêtant sa voix,
et son masque anxieux qui meurt
se montre à vif comme l'intérieur
d'un fruit que l'air corrompra.

L'ANGE DU MÉRIDIEN

Chartres

Dans le vent assaillant la forte cathédrale
ainsi qu'un négateur médite obstinément,
on se sent tout à coup touché plus tendrement
et attiré vers toi par ton sourire calme.

Ange au sourire, ô figure sensible,
avec tes lèvres faites de cent lèvres,
ne remarques-tu pas comme nos heures glissent
au fil de toi, hors du cadran solaire,

où est inscrit le nombre entier du jour,
également réel, en profond équilibre,
comme si toutes étaient riches et mûres ?

Que sais-tu, pierre, de notre être ?
Et ton visage est-il encor plus ébloui
lorsque tu tiens ton cadran dans la nuit ?

MORGUE

Les voici disposés comme s'il s'agissait
d'inventer à présent une action valable
pour les réconcilier avec ce grand froid et
nous les accommoder de façon vraisemblable.

Car tout ici réclame encore un dénouement.
Point de noms. Dans les poches que pouvait-on trouver ?
Le dégoût même aux bouches était en suspens ;
aussi a-t-on voulu les en débarbouiller.

Faute de l'effacer, on l'a rendu plus blanc.
Les barbes hérissées sont devenues plus rêches,
mais au goût des gardiens la vue en est plus fraîche

et n'éccœurera plus les passants curieux.
Et voici que, sous leurs paupières, les yeux
ont tourné et regardent vers le dedans.

LA GAZELLE

Antilope Dorcas

Ensorcelée : comment l'accord de mots choisis
pourrait-il atteindre jamais la rime
qui va et vient en toi, comme à un signe,
la lyre est sur ton front : ce bois qui en jaillit.

Toute vive déjà, tu vas dans les images
des chants d'amour dont les mots doux se posent
sur les yeux de celui qui ferme les paupières,
cessant de lire, tels des pétales de roses.

S'il les ferme, c'est pour te voir : tendue
comme si chaque pied, déjà chargé d'élans,
ne tardait à bondir que tant que sur ton cou

la tête est aux aguets : ainsi, en se baignant
dans la forêt, soudain, la baigneuse s'arrête,
et le lac entier dans ses yeux se reflète.

LA LICORNE

Le saint leva la tête, et la prière
retomba comme un casque de son front :
Car en silence approchait l'albe bête,
incroyable, et qui, de ses yeux suppliants,
le regardait ainsi qu'une biche volée.

L'appareil ivoirin de ses jambes graciles
se mouvait en de légers équilibres,
un éclat bienheureux glissait dessus sa robe
et sur son front de bête, calme et pur,
comme une tour au clair de lune, se levait
la corne blanche : chaque pas la redressait.

Le mufle sous son duvet gris et rose
se retroussait, si bien qu'un peu de blanc
(plus blanc que tout) reluisait de ses dents ;
humant légèrement, les naseaux s'entr'ouvraient.
Mais ses regards qu'aucun objet ne limitait
projetaient leurs images dans l'espace
et enfermaient un cycle bleu de contes.

LE POÈTE

Tu t'éloignes de moi, ô heure.
Ton battement d'ailes me blesse.
Seul : de ma bouche que faire ?
Quoi, de ma nuit, de mon jour ?

Je n'ai ni bien-aimée ni maison,
ni endroit où je puisse vivre.
Toutes les choses auxquelles je me donne
s'enrichissent à mes dépens.

LA DENTELLE

I

Humanité : nom de possessions précaires,
effectif de bonheurs encore inconfirmés :
est-ce inhumain qu'en ce bout de dentelle,
en un petit morceau de ce tissu serré,
deux yeux aient pu se perdre ?
Ces yeux, les reveux-tu ?

Ô morte ancienne, qui finis aveugle,
ton bonheur est-il passé dans ta chose ?
Ton vaste sentiment s'est-il amenuisé
ici, comme entre la moelle et l'écorce ?

Fêlure du destin, — quelle lacune ?
Au temps où tu vivais tu as soustrait ton âme ;
elle s'est enfermée dans cette pièce claire,
et je souris de son utilité.

II

Et si l'action, un jour, devait nous apparaître
trop pauvre, et que ce qui nous advient
nous fût si étranger que ce serait trop peu
d'avoir à si grand'peine surmonté l'enfance :
alors cette bande serrée de dentelle
suffirait-elle

à nous tenir ici ? Vois : on l'a faite.

La vie — qui sait ? — fut dédaignée peut-être.
Un bonheur était là et fut manqué,
et cette chose en est issue quand même,
faite à tout prix et difficile autant que vivre,
mais pourtant accomplie et belle comme si
l'instant était venu de partir et sourire.

DESTIN DE FEMME

De même qu'à la chasse, par hasard,
le Roi boit dans un verre — lequel n'importe ! —
et que son possesseur, en hâte, met à part
cet objet trop glorieux pour y reboire encore :

ainsi le destin, ayant soif, un jour,
porte parfois jusqu'à ses lèvres
quelqu'une que sa pauvre vie, de peur
de la briser, jalousement, ensuite serre,

dans la vitrine des objets de prix
(ou censés tels). Et la voici,
étrangère, comme une chose prêtée,
qui vieillira et deviendra aveugle

sans qu'elle fût jamais ni rare ni précieuse.

TANAGRA

Un peu de terre cuite,
comme brûlée au grand soleil,
et tel qu'un geste d'une main
de jeune fille,
qui tout à coup ne serait plus passé
Tendu vers rien,
n'atteignant nul objet,
jailli de l'âme,
ne touchant qu'elle-même
comme une main touche un menton.

Nous soulevons et tournons, une à une,
ces figurines
et nous croyons comprendre
ce qui les fait durer.
Qu'il nous suffise de nous attacher
de façon plus profonde et merveilleuse
à ce qui fut. Et de sourire
d'un œil un peu plus clair qu'un an plus tôt.

DANS UN PARC ÉTRANGER

Il y a deux allées. Nul ne les suit jamais.
Parfois pourtant, perdu dans tes pensées,
l'un des chemins te laisse aller — c'est par méprise, —
et soudain te voici sur le rond-point,

de nouveau seul avec la pierre grise,
tâtant du doigt le millésime qui s'effrite,
et tu relis : Sophie baronne Brite.
Pourquoi ta découverte est-elle encor si neuve ?

Pourquoi hésites-tu ainsi qu'au premier jour,
comme inquiet à l'ombre de ces ormes,
en ce coin sombre, humide et reculé ?

Et quel contraste ensuite te fait rechercher
quelque chose dans le soleil de ces parterres ?
Je ne sais quoi : peut-être le nom d'un rosier...

Pourquoi t'arrêtes-tu ? Qu'ont perçu tes oreilles ?
Et pourquoi regarder enfin, comme perdu,
vers les hauts phlox où vibrent des abeilles ?

AVANT LA PLUIE D'ÉTÉ

De tout ce vert du parc, on ne sait quoi
est soudain retiré, et on le sent,
silencieux, s'approcher des fenêtres.
Dans les buissons, fort et instant,

résonne un chant de pluvier gris.
Il fait penser à quelque saint Jérôme,
tant d'ardeur pieuse et tant de solitude
s'élèvent de sa voix qu'exaucera la pluie.

Et dans la salle voici que se sont
éloignés murs et tableaux, comme
de peur d'entendre ce que nous disons.

Sur les tapisseries fanées se mire
de telle après-midi la lumière indécise,
où nous étions enfants et où nous avons peur.

PORTRAIT DU POÈTE

par lui-même
(1906)

Dans l'arc des yeux la persistance d'une race noble,
dans le regard encore la peur et le bleu de l'enfance,
de l'humilité ici et là, non pas celle d'un valet,
mais d'un servant et d'une femme.

La bouche est bouche, grande et précise,
non pas persuasive, mais loyale.

Le front est sans méchanceté
et volontiers s'incline à l'ombre du silence.

De tout cela l'accord est seulement pressenti ;
jamais dans la souffrance ou dans la réussite
il n'a été appliqué hardiment en vue d'un succès durable,
mais comme si, de loin, avec des choses dispersées,
on ne sait quoi de grave et de réel était projeté.

L'ESCALIER DE L'ORANGERIE

Versailles

Comme des rois qui ne font plus qu'aller
presque sans but, finalement par habitude,
entre deux haies de révérences pour se montrer
de temps en temps dans leur manteau de solitude :

ainsi monte, seul entre les piliers
des balustrades qui s'effacent dès le départ,
lentement, par la grâce de Dieu, l'escalier,
va vers le ciel et ne mène nulle part ;

comme s'il avait ordonné à son escorte
de rester en arrière, — aussi nul n'ose même
le suivre, fût-ce de très loin. Pas un ne porte
sa lourde traîne.

LE CARROUSEL

(Jardin du Luxembourg)

Avec un toit que suit son ombre
un petit moment tourne l'effectif
des chevaux bariolés : tous du pays
qui longtemps hésite avant qu'il ne sombre.
Plusieurs d'entre eux traînent des équipages,
mais tous ont un air de courage ;
avec eux marche un lion rouge et très méchant,
et puis de temps à autre un bel éléphant blanc.

Un cerf aussi est là, tout comme au bois,
sauf qu'il porte une selle, et par-dessus,
une fillette bleue que retient la courroie.

Un garçon blanc chevauche le lion,
se tenant bien de sa menotte chaude,
tandis que le lion montre ses crocs, sa langue...

Et puis de temps à autre un bel éléphant blanc.
Sur les chevaux ils passent, — des fillettes aussi,
claires, presque jaillies du saut de leurs montures ;
en plein élan elles lèvent les yeux,
ici, ailleurs, à l'aventure...

Et puis de temps à autre un bel éléphant blanc.

Tout cela passe et va, se hâte vers sa fin,
et tourne et vire, sans but et sans répit.

Poussés, chassés, un rouge, un vert, un gris,
un petit profil à peine ébauché.

Et quelquefois, au passage, un sourire
se tourne, heureux, et éblouit,
gaspillé dans ce jeu aveugle et hors d'haleine.

QUAI DU ROSAIRE

Bruges

Les rues s'en vont d'un pas prudent ;
(ainsi, parfois, convalescents,
des hommes, marchant, se demandent :
qu'y avait-il autrefois ici ?)
Celles qui s'ouvrent sur des places

longtemps attendent qu'une autre rue
franchisse d'un élan l'eau claire
du soir où, plus les choses se modèrent,
plus réel deviendra ce monde inclus
de mirages plus vrais qu'aucun de ces espaces.

Depuis longtemps la ville est-elle évanouie ?
Cependant la voici, (docile à quelle loi ?)
dans l'image à rebours se réveiller, lucide,
comme si la vie était moins rare là-bas.
Les jardins renversés sont là, entiers et vrais,
et là, soudain, tournoie à la clarté rapide
des fenêtres la danse des estaminets.

Que resta-t-il en haut ? Seul le silence :
il goûte lentement, grain après grain
— car rien ne presse, — le doux raisin
du carillon qui dans les cieux se balance.

FANÉE

Légère, comme après sa mort,
elle porte des gants, une écharpe.
Une odeur de sa commode
a chassé le cher parfum

à quoi elle se reconnaissait jadis.
Depuis longtemps elle n'a plus demandé :
qui suis-je ? (: une parente éloignée)
et elle va, perdue dans ses pensées,
prenant grand soin d'une chambre peureuse
qu'elle range et ménage
parce que, peut-être,
l'ancienne jeune fille l'habite encore...

NUIT D'ÉTÉ EN VILLE

En bas le soir se fait plus gris
et c'est la nuit déjà, ce chiffon tiède
qui flotte autour des réverbères.
Mais dans la cour, soudain, plus imprécis,
se hausse le mur mitoyen
vers la fraîcheur de cette nuit de pleine lune.
Nuit de lune, sans plus.

Puis bée en haut un pan d'espace.
Il glisse, intact et libre,
et les fenêtres de tout un côté
sont soudain blanches et inhabitées.

CHANSON DE LA MER

Capri, Piccola Marina

Antique souffle de la mer,
Vent dans la nuit, monotone :
tu ne viens à personne ;
si quelqu'un veille par hasard,
si tard,
seul il faudra qu'il te surmonte :
antique souffle de la mer,
qui gronde
comme en la conque originelle,
la dilatant
de loin par ton espace.

Ah, comme il te sent,
là-haut, le figuier vivace,
sous la lune, ô vent !

COURSE NOCTURNE

Saint-Pétersbourg

Ce soir-là, qu'avec les trotteurs souples,
(noirs, du haras des Orloff),
— tandis que les hauts réverbères
éveillaient, embués d'aube,
muettes, hors de toute heure,
les façades des rues nocturnes, —
nous roulions, — non : nous sentions évanouir,
et qu'autour des lourds palais,
dans le vent subit des quais
de la Néva nous égarait un virage,

emportés dans ce nocturne sans sommeil
qui n'a point de terre ni de ciel, —
et que la sève des jardins libres,
fermentant, montait du Ljetnij Ssad,
(cependant que ses statues de pierre
se perdaient en contours indistincts) — :

alors cette ville cessa vraiment d'être.
Tout à coup elle avoua n'avoir jamais été,
n'implorant plus que repos ; de même
qu'un dément, dont tout à coup le trouble se démêle,
sent quelque pensée malade, inexorable,
toujours supportée : Granit,
de son cerveau vide et vacillant
détachée, tomber et disparaître.

ÉTUDE AU PIANO

L'été bourdonne. L'après-midi rend lasse ;
troublée, elle respira la fraîcheur de sa robe
et mit dans son étude raisonnable
son impatience d'une réalité

qui pourrait venir demain, ce soir,
qui peut-être était là, qu'on lui cachait encore.
Devant les hautes fenêtres, pleines de tout,
elle sentit soudain le parc choyé,

s'arrêta court, regarda au dehors.
Les mains croisées, elle eut envie d'un livre sans fin,
et, irritée, repoussa tout à coup le parfum du jasmin.
C'était, lui semblait-il, comme une offense.

BERCEUSE

Un jour, si je te perds,
pourras-tu dormir
sans qu'au-dessus de toi je bruisse
comme une couronne de tilleul ?

Sans que je veille, ici,
déposant des mots,
pareils à des paupières,
sur tes seins, tes membres, tes lèvres ?

Sans que je te referme,
te laissant seule avec toi-même,
comme un jardin peuplé
d'anis étoilés et de mélisses ?

HORTENSIA ROSE

Qui a reçu ce rose ? Et qui savait
qu'il s'amassait dans ces ombelles ?
Tels des objets dorés qui se dédorant,
elles pâlisent, doucement, comme à l'usage.

Pour n'avoir rien voulu, en guise de ce rose,
elles en gardent le reflet, sourire en l'air.
Des anges sont-ils là, qui tendrement l'accueillent
lorsqu'il passe ainsi, généreux comme un parfum ?

Peut-être aussi s'en privent-elles
pour qu'il ignore ce qu'est défleurir.
Mais sous le rose un vert guettait,
qui se fane à présent et qui sait tout.

ÉLÉGIES DE DUINO

(1912-1922)

ÉLÉGIES DE DUINO

(1912-1922)

[La première élégie](#)

[La deuxième élégie](#)

[La sixième élégie](#)

[La huitième élégie](#)

LA PREMIÈRE ÉLÉGIE

Qui donc, si je criais, parmi les cohortes des anges
m'entendrait ? Et l'un d'eux quand même dût-il
me prendre soudain sur son cœur, ne m'évanouirais-je
pas sous son existence trop forte ? Car le beau
n'est que ce degré du terrible qu'encore nous supportons,
et nous ne l'admirons tant que parce que, impassible, il dédaigne
de nous détruire. Tout ange est terrible.
Et je me contiens donc et refoule l'appeau
de mon sanglot obscur. Hélas, qui
pourrait nous aider ? Ni anges ni hommes,
et le flair des bêtes les avertit bientôt
que nous ne sommes pas très assurés
en ce monde défini. Il nous reste peut-être
un arbre, quelque part sur la pente,
que tous les jours nous puissions revoir, il nous reste
la rue d'hier et l'attachement douillet à quelque habitude
qui se plaisait chez nous et qui demeura.
Oh ! et la nuit, la nuit, quand le vent plein des espaces du monde
nous ronge la face, à qui ne resterait-elle,
tant désirée, tendrement décevante, épreuve
pour le cœur solitaire. Aux amants serait-elle
plus légère ? Hélas, ils ne se cachent
que l'un à l'autre leur sort.
Ne le savais-tu pas ? Hors de tes bras
lance le vide vers les espaces que nous respirons ; peut-être
les oiseaux sentiront-ils l'air élargi d'un vol plus ému.

Oui, les printemps avaient besoin de toi. Maintes étoiles
voulaient être perçues. Vers toi se levait
une vague du fond du passé, ou encore,
lorsque tu passais près d'une fenêtre ouverte,
un violon s'abandonnait. Tout cela était mission.
Mais l'accomplis-tu ? N'étais-tu pas toujours
distract par l'attente, comme si tout cela t'annonçait
la venue d'une amante ? (Où donc voudrais-tu l'abriter,
alors que les grandes pensées étrangères
vont et viennent chez toi, et souvent s'attardent la nuit ?)
Mais si la nostalgie te gagne, chante les amantes ; il est loin
d'être assez immortel, leur sentiment fameux.
Chante-les — tu les envies presque ! — ces délaissées qui te parurent
tellement plus aimantes que les apaisées.
Reprends infiniment l'inaccessible hommage.
Souviens-toi que le héros reste ; sa chute même n'était
pour lui qu'un prétexte pour être suprême naissance.
Mais les amantes, la nature épuisée les reprend
en elle, comme si les forces lui manquaient
pour accomplir deux fois le même ouvrage.
T'es-tu assez souvenu de Gaspara Stampa
pour qu'une jeune fille quelconque,
délaissée par son amant, songe devant l'exemple
sublime de cette aimante : Que ne suis-je comme elle ?
Ces souffrances lointaines, enfin, vont-elles
devenir plus fécondes ? N'est-il pas temps
que ceux qui aiment se libèrent de l'objet aimé,
et le surmontent, frémissants ? Ainsi le trait
vainc la corde pour être, rassemblé dans le bond,
plus que lui-même. Car nulle part il n'est d'arrêt.

Des voix, des voix. Écoute, mon cœur, comme jadis
seuls des saints écoutaient, au point que l'immense appel
les soulevait du sol, mais eux restaient à genoux,
et, incroyables, n'y prenaient même pas garde,
tant ils étaient concentrés dans l'écoute.
Non que tu puisses supporter la voix de Dieu,
il s'en faut. Mais entends ce souffle :
le message incessant que forme le silence.
Une rumeur de ces morts jeunes monte vers toi.
Partout, dans les églises de Rome, de Naples, où tu entras,
ne rencontrais-tu pas leur destin apaisé ?
Ou bien une inscription t'apparaissait, sublime :
l'autre jour, cette stèle à Santa Maria Formosa...
Ce qu'ils veulent de moi ? Avec douceur je dois détacher d'eux
le semblant d'injustice qui gêne un peu,
parfois, le pur élan de leurs esprits.

Sans doute est-il étrange de n'habiter plus la terre,
de n'exercer plus des usages à peine appris,
aux roses et à tant d'autres choses, précisément prometteuses,
de n'accorder plus le sens de l'humain avenir ;
ce que l'on était, entre des mains infiniment peureuses,
de ne l'être plus, et même de lâcher
notre propre nom, ainsi qu'un jouet brisé.
Étrange, de ne pas désirer plus avant nos désirs,
étrange, que dans l'espace, tout ce qui correspondit
voltige, délié. La mort est dure, oui,
et que n'y faut-il rattraper avant
que l'on y sente un peu d'éternité. Mais les vivants
font tous l'erreur de distinguer trop bien.
Les anges (dit-on), eux, ne savent souvent point
s'ils vont parmi des vivants ou des morts. Le courant éternel

entraîne tous les âges par les deux empires.
Ici et là, sa rumeur les domine.

À tout prendre, ils n'ont plus besoin de nous, les élus de la mort précoce ;

on se sèvre des choses terrestres, doucement, comme du sein
maternel on se détache en grandissant. Mais nous
avons besoin de mystères si grands,
pour qui l'heureux progrès si souvent naît du deuil,
sans eux pourrions-nous être ?
Est-ce en vain que jadis la première musique
pour pleurer Linos osa forcer la dureté de la matière inerte ?
Si bien qu'alors, dans l'espace effrayé,
que, jeune et presque dieu, il quittait pour toujours,
le vide, ébranlé, connut soudain la vibration
qui nous devint extase, réconfort, secours.

LA DEUXIÈME ÉLÉGIE

Tout ange est terrible. Malheur à moi, pourtant
je vous invoque, oiseaux presque mortels de l'âme,
vous connaissant. Qu'ils sont loin, les jours de Tobie,
où le plus rayonnant de vous pouvait paraître,
à peine déguisé un peu pour le voyage,
au seuil de la maison, sans provoquer l'effroi.
(Jeune homme aux yeux d'un autre, simplement curieux).
Si l'archange, aujourd'hui, menace des étoiles,
ne faisait vers nous qu'un seul pas : dans son sursaut
déjà, notre cœur nous tuerait. Qui êtes-vous ?

Précoces perfections, créatures choyées,
hautes crêtes, arêtes aurorales
de toute création, — divin pollen,
joints de lumière, couloirs, escaliers, trônes,
aires d'essence, boucliers de bonheur, tumultes
d'extase orageuse, et, soudain, isolés,
miroirs dont la beauté retourne, s'épanchant
dans le visage qui s'y réfléchit.

Car sentir est pour nous, hélas, s'évanouir ;
nous exhalons notre être ; et d'une flamme à l'autre
notre odeur s'affaiblit. On nous dit bien, parfois :

« Tu passes dans mon sang, ce printemps, cette chambre
sont pleins de toi. » En vain ! Comment nous retenir ?
Nous nous évaporons. Et ceux que la beauté
éclaire, ah ! qui les retiendra ? Incessamment
dans leur visage l'apparence se dissipe.
Comme de l'herbe matinale, la rosée,
ou la chaleur d'un mets, ce qui est nôtre monte,
se perd... Ô sourire, vers où ? Regard levé,
vague chaude et nouvelle du cœur qui s'échappe.
Hélas, c'est nous pourtant, cela. Ou l'univers,
où nous nous dissolvons, serait-il imprégné
de nous ? Les anges ne reprennent-ils vraiment
que ce qui est émané d'eux ? Ou bien, parfois,
— par mégarde, peut-être, — un peu de nous
se trouve-t-il mêlé parmi leurs traits, ainsi
que le vague aux visages des femmes enceintes ?
Eux n'en soupçonnent rien, pris dans le tourbillon
de leur retour en eux. (Comment le sauraient-ils ?)
Les amants, s'ils savaient, pourraient parler peut-être
dans l'air nocturne, étrangement. Car tout nous cache,
semble-t-il. Voyez, les arbres sont. Les maisons
durent, que nous habitons. Cependant nous seuls
nous passons, échange aérien, auprès de tout.
Et tout conspire pour nous taire, soit par honte,
soit dans on ne sait quel inexprimable espoir.

Amants, vous qui vous suffisez dans votre chaude
étreinte, je vous demande votre secret.
Vous vous touchez l'un l'autre. Auriez-vous des preuves ?
Voyez-vous, il arrive à mes mains de s'étreindre,
à mon visage usé de s'abriter en elles.
Cela me donne un peu conscience de moi-même.
Qui, néanmoins, oserait être pour si peu ?
Mais vous, grandis l'un dans l'extase de l'autre,

— jusqu'à ce que l'un crie : assez ! — vous dont les mains
découvrent l'abondance des années de vin,
vous qui parfois vous dissolvez l'un en faveur
de l'autre, je vous demande votre secret.
Je sais, votre contact n'est aussi bienheureux
que grâce à vos caresses qui retiennent
et qui protègent, tendres, votre durée pure,
car votre étreinte vous promet l'éternité.
Et pourtant, lorsque les premiers regards vous font
frémir, lorsque d'une attente anxieuse à la fenêtre
vous supportez l'effroi, ou d'une promenade :
ces premiers pas qu'au jardin vous faites ensemble...
Amants, est-ce encor vous, lorsqu'ainsi, l'un à l'autre,
vous vous portez aux lèvres, trait sur trait ?
Oh ! comme le buveur alors de l'acte étrangement s'évade.

La prudence du geste humain ne vous a-t-elle
jamais surpris, sur les stèles attiques ?
L'amour, l'adieu n'étaient-ils pas, sur ces épaules,
posés, légers, et comme faits d'une matière
différents d'ici ? Rappelez-vous les mains
qui reposent sans poids, malgré les torses rudes.
Maîtres d'eux-mêmes, ils savaient : ceci, c'est nous,
mais non pas au-delà. Les dieux plus fortement
nous pressent. Mais cela, c'est l'affaire des dieux.
Ah ! puissions-nous à notre tour trouver, étroite
bande de sol fécond, un pur domaine humain
entre rivière et roc. Car notre cœur surpasse
aussi notre être. Et nous ne pouvons plus
le suivre du regard en des images qui l'apaisent,
ou dans les corps divins qui, plus grands, le modèrent.

LA SIXIÈME ÉLÉGIE

Depuis longtemps déjà, figuier, je te vois
omettre presque entièrement la floraison,
pressant ton pur secret sans gloire dans le fruit
tôt résolu. Tel le tuyau de la fontaine,
tes rameaux sinueux infléchissent la sève
qui jaillit du sommeil, presque sans s'éveiller,
dans le bonheur du plus doux accomplissement.
Ainsi le dieu pénètre le cygne.

...Mais nous,
nous qui nous attardons, glorieux de fleurir,
sommes trahis avant d'entrer dans notre fruit
final. Peu d'hommes sentent le besoin d'agir
assez fort pour brûler au creuset de leur cœur
tant que la tentation de se laisser fleurir
— air nocturne plus doux — enjôle la jeunesse
de leur bouche et caresse encore leurs paupières :
les héros tout au plus et ceux qui mourront jeunes,
(la mort, grand jardinier, a palissé leurs veines).
Eux, ils foncent et devancent leur propre sourire,
tels les coursiers du char sur les douces images
creuses de Karnak précédant le roi vainqueur.
Étrangement proche des jeunes morts est le héros.
Que lui importe de durer ? Son ascension
est existence ; il s'enlève et, sans cesse,
entre dans les constellations nouvelles du péril

qui le guette partout. Ah ! combien peu l'y suivent !
Mais le destin, muet sur nous, pour lui s'exalte
et comme un chant l'emporte dans l'orage
de son monde bruissant. Car je n'entends personne
autant que lui. Tout à coup me traverse,
avec l'air torrentiel, ce son plein de ténèbres.

Ah ! comment fuir alors mon désir d'être encore
enfant, et d'être assis, appuyé sur des bras
futurs, lisant l'histoire de Samson et de sa mère,
qui, stérile d'abord, ensuite enfanta tout.

En toi, mère, n'était-il pas déjà héros,
faisant en toi déjà son choix impérieux ?
Des milliers d'êtres, brassés dans ton sein, voulaient
la vie, mais, vois ! il prit, élu, écarta, fut.
Et lorsqu'il brisa les colonnes c'était pour
faire éruption du monde de ton corps, et vers
le monde plus réduit où poursuivre son choix.
Ô mères des héros, sources des fleuves rapides,
gorges profondes où du haut rebord du cœur,
déjà se précipitent, victimes promises
au fils, les jeunes filles, gémissantes.
Car le héros s'élance à travers les stations
de l'amour, et chacune à son tour le soulève
plus haut, chaque pulsation d'un cœur qui bat
pour lui. Cependant, détourné déjà, il est,
au terme des sourires, un autre.

LA HUITIÈME ÉLÉGIE

à Rudolf Kassner

De tous ses yeux la créature voit l'*ouvert*.
Mais nos yeux seuls sont comme retournés
et posés tels des pièges autour de cette issue.
Ce qui est au dehors nous ne le connaissons
que par la vue de l'animal.
Car dès l'enfance on nous retourne
et nous contraint à regarder
le monde des formes, en arrière, et non
ce libre espace qui, dans le visage de l'animal,
est si profond. Quitte de mort.
Mais nous ne voyons qu'elle ; l'animal libre
a toujours dépassé sa fin ;
il va vers Dieu, et lorsqu'il marche,
c'est vers l'éternité, comme coule une source.
Mais nous, jamais nous n'avons un seul jour
le pur espace devant nous, où les fleurs s'ouvrent
infiniment. Toujours le monde,
jamais l'absence sans limite,
le pur insurveillé que l'on respire,
que l'on sait infini et jamais ne désire.
Un enfant silencieux parfois s'y perd,
mais on le secoue et on l'en tire. Ou tel mourant,
est sur le point de devenir cela.
Car près de mourir nous ne voyons plus la mort :
dans nos yeux fixes s'ouvre alors, peut-être,
le grand regard de l'animal.
Les amants — n'était l'autre qui masque la vue, —

en sont tout proches et s'étonnent...
Ainsi que par hasard, cela s'entr'ouvre
derrière l'autre... Mais l'autre, comment
le franchir ? Le monde déjà se referme en lui.
Tournés toujours vers la création,
nous ne voyons que le reflet, par nous-même obscurci,
de cette liberté. À moins qu'un animal
lève les yeux, muet, nous traversant,
de son calme regard. Voilà ce qui se nomme
Destin : être en face du monde.
Cela, rien que cela : toujours en face.

Si l'animal tranquille que nous rencontrons
avait conscience comme nous,
il nous rebrousserait, nous entraînant
dans le sens de sa marche. Mais son être
est infini pour lui, sans frein et sans regard
sur son état aussi pur que sa vue.
Car il voit tout où nous ne voyons qu'avenir,
se voit lui-même en tout, et guéri pour toujours.
Et pourtant en l'animal chaud et vigilant
sont le poids, le souci d'une langueur profonde.
En lui aussi demeure ce qui nous accable :
le souvenir, comme si ce vers quoi
nous tendons, autrefois déjà, avait été
plus proche, plus fidèle et au toucher plus doux.
Tout ici est distance ; c'était là-bas
haleine. Ah, comme après la première patrie,
celle-ci lui paraît incertaine, éventée !
Oh ! bienheureuse, la petite créature
qui toujours reste dans le sein qui la créa.
Bonheur du moucheron, qui saute encore
intérieurement, même à ses noces.
Oui, le sein est tout. L'oiseau, regarde-le,

et sa demi-sécurité, car par son origine
il participe à l'un et l'autre,
comme s'il était l'âme d'un Étrusque
issue d'un mort qu'un cercueil enferma,
mais dont l'image reposait sur le couvercle.
Et vois, le trouble de celui qui doit voler,
issu du sein. Comme effrayé par soi,
il fend le ciel, tasse fêlée. Ainsi la trace
de la chauve-souris raye le soir en porcelaine.

Et nous : spectateurs, partout et toujours,
tournés vers tout, mais n'ayant nulle issue.
Comblés, nous ordonnons, mais tout s'effrite.
Nous ordonnons encore, et nous-mêmes passons.
Qui nous a retournés ainsi, afin
que nous soyons dans l'attitude du départ,
quoi que nous fassions ? Comme celui qui part,
s'arrête encor sur la colline extrême,
d'où sa vallée entière s'offre à lui,
comme il s'attarde et se retourne, — ainsi
nous vivons en prenant congé sans cesse.

SONNETS À ORPHÉE

(1922)

SONNETS À ORPHÉE

(1922)

Or, un arbre monta...

Presqu'une enfant...

Un Dieu le peut...

Est-il d'ici ?...

Célébrer, c'est cela...

Il n'est que dans l'espace...

Seul qui éleva sa lyre...

Vous qui jamais ne me quittâtes...

Pomme ronde...

Nous côtoyons la fleur...

Dancez l'orange...

Toi, mon ami...

L'ancêtre, au fond...

Mais, ô maître, que te vouer...

Nous dérivons...

Respirer, invisible poème...

Comme un maître, parfois...

Miroirs

Devance tous les adieux...

Bouche de la fontaine...

Ô viens et va...

Sens, tranquille ami...

OR, UN ARBRE MONTA...

Or, un arbre monta, pur élan, de lui-même.
Orphée chante ! Quel arbre dans l'oreille !
Et tout se tut. Mais ce silence était
lui-même un renouveau : signes, métamorphose...

Faits de silence, des animaux surgirent
des gîtes et des nids de la claire forêt.
Il apparut que ni la ruse ni la peur
ne les rendaient silencieux ; c'était

à force d'écouter. Bramier, hurler, rugir,
pour leur cœur c'eût été trop peu. Où tout à l'heure
une hutte offrait à peine un pauvre abri,

— refuge fait du plus obscur désir,
avec un seuil où tremblaient les portants, —
tu leur dressas des temples dans l'ouïe.

PRESQUE UNE ENFANT...

Presque une enfant, et qui sortait
de ce bonheur uni du chant et de la lyre,
et brillait, claire, dans ses voiles printaniers,
et se faisait un lit dans mon oreille.

Elle dormait en moi. Tout était son sommeil.
Les arbres jamais admirés, et ce sensible
lointain, et le pré un jour senti,
et tout étonnement qui me prenait moi-même.

Elle dormait le monde. Dieu poète,
comment la parfis-tu pour qu'elle n'eût désir
d'abord d'être éveillée ? Elle parut, dormit.

Où est sa mort ? Ah ! ce motif,
l'inventerai-je avant que mon chant se dévore ?
Où sombre-t-elle, hors de moi ?... Une enfant presque...

UN DIEU LE PEUT...

Un dieu le peut. Mais comment, dis,
l'homme le suivrait-il sur son étroite lyre ?
Son esprit se bifurque. Au carrefour de deux
chemins du cœur il n'est nul temple d'Apollon.

Le chant que tu enseignes n'est point désir :
ni un espoir, enfin comblé, de prétendant.
Chanter c'est être. C'est au dieu facile.
Mais quand sommes-nous ? Et quand

met-il en nous la terre et les étoiles ?
Non, ce n'est rien d'aimer, jeune homme, même si
ta voix force ta bouche, — mais apprends

à oublier le sursaut de ton cri. Il passe.
Chanter vraiment, ah ! c'est un autre souffle.
Un souffle autour de rien. Un vol en Dieu. Un vent.

EST-IL D'ICI ?...

Est-il d'ici ? Non, des deux
empires naquit sa vaste nature.
Plus adroitement ploierait le saule
quiconque eût d'abord connu ses racines.

En vous couchant, ne laissez sur la table
ni pain ni lait ; cela tire les morts.
Mais lui, l'enchanteur, lui, qu'il mêle
sous la douceur de sa paupière

leur apparence à tout ce qu'il a vu !
Que la magie du talisman, de la fumeterre
lui soit plus vraie que le plus clair rapport !

L'image valable, rien ne peut la lui détruire,
qu'elle soit en chambres, qu'elle soit en tombeaux,
qu'il chante la bague, la boucle, ou bien le broc.

CÉLÉBRER, C'EST CELA...

Célébrer, c'est cela ! Élu pour célébrer,
il jaillit tel le minéral des pierres
muettes. Son cœur, ô pressoir éphémère
d'un vin que l'homme ne peut épuiser.

Aucune mort n'atteint sa voix inextinguible
lorsqu'il est soulevé par l'exemple divin.
Tout se fait vigne et tout devient raisin,
mûrit au cœur de son midi sensible.

Ni dans leurs sarcophages, les rois en pourriture,
ni l'ombre, projetée sur la terre, des dieux
ne sauraient démentir son bienheureux transport.

Il est parmi les messagers qui durent,
qui par delà les portiques des morts
lèvent des coupes pleines de fruits glorieux.

IL N'EST QUE DANS L'ESPACE...

Il n'est que dans l'espace où l'on célèbre, que la plainte
peut marcher, la nymphe de la source pleurée,
veillant afin que ce qui de nous se condense
sur le même rocher demeure transparent

qui porte les autels et les portiques.
Vois, sur ses épaules tranquilles naître
l'aube de sa conscience d'être
la plus jeune parmi les sœurs dans l'âme.

Le bonheur sait et le désir avoue, —
la plainte seule apprend encor ; ses mains de jeune fille
comptent des nuits durant l'ancien désastre.

Mais tout à coup, d'un geste oblique et inexpert,
elle tient pourtant une constellation de notre voix
dans le ciel que son haleine ne trouble pas.

SEUL QUI ÉLEVA SA LYRE...

Seul qui éleva sa lyre
au milieu des ombres,
peut en présentant
rendre l'hommage infini.

Seul qui avec les morts
a mangé du pavot, du leur,
n'égara pas même
le son le plus léger.

Le mirage dans l'étang
a beau parfois se troubler ;
connais l'image.

Dans l'empire double
les voix se font
tendres et éternelles.

VOUS QUI JAMAIS NE ME QUITTÂTES...

Vous qui jamais ne me quittâtes,
je vous salue, antiques sarcophages
que l'eau heureuse des jours romains
parcourt en chanson pèlerine.

Ou ces autres, aussi ouverts que l'œil
d'un pâtre joyeux qui s'éveille,
— dedans pleins de silence et de lamiers —
d'où s'échappaient des phalènes enivrés ;

toutes celles que l'on arrache au doute
je les salue, bouches rouvertes,
mais qui ont su déjà ce que taire veut dire.

Le savons-nous, amis ? Ne le savons-nous point ?
L'heure hésitante forme l'un et l'autre
dans le visage humain.

POMME RONDE...

Pomme ronde, poire, banane
et groseille... Tout cela parle
de vie, de mort dans la bouche. Je sens...
Lisez plutôt sur le visage de l'enfant

lorsqu'il mord dans ces fruits. Oui, ceci vient de loin.
Sentez-vous l'ineffable dans votre bouche ?
Là où étaient des mots coulent des découvertes,
comme affranchies soudain de la pulpe du fruit.

Osez dire ce que vous nommez pomme.
Cette douceur qui d'abord se concentre,
puis, tandis qu'on l'éprouve, doucement érigée,

se fait clarté, lumière, transparence.
Son sens est double : terre et soleil.
Expérience, toucher : ô joie immense !

NOUS CÔTOYONS LA FLEUR...

Nous côtoyons la fleur, le fruit, la vigne,
et la saison n'est pas leur seul langage.
De l'ombre monte une évidence coloriée
qui a l'éclat, peut-être, de la jalousie

des morts dont se nourrit la terre.
Mais savons-nous quel est leur rôle en tout cela ?
Depuis longtemps c'est leur manière
de traverser le sol de cette libre moelle.

Mais savoir : le font-ils de leur plein gré ?
Ce fruit, œuvre de lourds esclaves,
se tend-il vers nous, maîtres, comme un poing serré ?

Sont-*ils* les maîtres qui près des racines dorment,
et, de leur superflu, daignent nous accorder
cet entre-deux muet de force et de baisers ?

DANSEZ L'ORANGE...

Retenez-le — ah, ce goût ! — qui s'échappe.
— Sourde musique : un murmure en cadence, —
Jeunes filles, vous, chaudes, jeunes filles, muettes,
du fruit éprouvé exécutez la danse !

Danse l'orange. Qui peut oublier
comme de sa douceur se défendait le fruit,
en soi-même fondant. Vous l'avez possédé,
en vous exquisément vous l'avez converti.

Danse l'orange. Ce pays plus chaud,
projetez-le : qu'elle rayonne, mûre,
dans l'air natal. Dévoilez, embrasées,

tous ses parfums, pour créer le rapport
avec l'écorce pure et rebelle,
avec le suc dont l'heureuse ruisselle.

TOI, MON AMI...

s'adresse à un chien

Toi, mon ami, tu es solitaire, car...
Nous nous approprions par des mots et des gestes
le monde peu à peu : sans doute n'est-ce
que sa plus dangereuse et sa plus faible part.

Qui désigne du doigt une odeur ? —
Pourtant des forces qui nous menaçaient
tu en flaires beaucoup. — Les morts, tu les connais ;
les sorts et maléfices te font peur.

Vois, il s'agit qu'ensemble nous supportions
ce monde morcelé, comme s'il était tout.
À t'aider j'aurai peine. Et garde-toi surtout

de m'implanter dans ton cœur. Trop tôt je grandirais.
Mais prenant la main de mon maître, je dirai :
Seigneur, voici. C'est Esaü dans sa toison.

L'ANCÊTRE, AU FOND...

L'ancêtre, au fond, enchevêtré,
source et racine
secrète de tous ceux
qui jamais ne le virent.

Cor de chasse, cimier,
sentences de barbons,
haines de frères,
femmes telles des violons...

Rameau contre rameau serré ;
aucun n'est libre...
Un seul ! ah ! monte, monte...

Combien d'abord se rompent.
Celui-là seul, très haut,
se ploie en lyre.

MAIS, Ô MAÎTRE, QUE TE VOUER...

Mais, ô maître, que te vouer, à toi
qui enseignas l'ouïe aux créatures ? —
Mon souvenir de ce jour de printemps :
un soir, en Russie — un cheval...

De là-bas, du bourg, venait l'étalon blanc,
traînant son piquet à l'entrave,
pour être seul dans la nuit sur les prés ;
ah ! comme battait sa crinière bouclée

sur l'encolure, à la cadence hardie
d'un galop grossièrement contenu !
Et de son sang fougueux, quelles sources jaillies !

Celui-là, oui, sentait les étendues immenses,
Il entendait, chantait, — ton cycle de légendes
était fermé en lui.

Son image, prends-la.

NOUS DÉRIVONS...

Nous dérivons.
Mais le pas du temps
n'est pas tant
dans ce qui dure.

Tout ce hâtif
passera tôt ;
car seul vaut
ce qui, en demeurant, nous initie.

Garçons, ne jetez le cœur
ni dans l'élan
ni dans l'essor.

Tout est reposé :
ombre et clarté,
livre et fleur.

RESPIRER, INVISIBLE POÈME...

Respirer, invisible poème.
Toujours autour de moi,
d'espace pur échange. Contrepoids
où rythmiquement m'accomplit mon haleine.

Unique vague dont je sois
la mer progressive ;
plus économe de toutes les mers possibles, —
gain d'espace.

Combien de ces lieux innombrables
étaient déjà en moi ? Maints vents
sont comme mon fils.

Me reconnais-tu, air, encore plein de lieux miens tantôt ?
Toi qui fus l'écorce lisse,
la courbe et la feuille de mes mots.

COMME UN MAÎTRE, PARFOIS...

Comme un maître, parfois, la feuille,
vite approchée, du seul trait véritable délivre,
ainsi, souvent, les miroirs recueillent
le saint, l'unique sourire des jeunes filles,

lorsqu'elles essaient le matin, toutes seules,
ou dans l'éclat des lumières serviables.
Et sur l'haleine de leurs vrais visages
ne tombe plus tard qu'un reflet.

Combien d'yeux ont regardé, un jour,
brûler et s'éteindre longtemps le feu sous la cendre :
regards de la vie, perdus pour toujours !

Ah ! de la terre qui connaît les pertes ?
Seul qui, d'une voix à la gloire pourtant ouverte,
chanterait le cœur né au tout.

MIROIRS

Miroirs, jamais encor savamment l'on n'a dit
ce qu'en votre essence vous êtes.
Intervalles du temps,
combles de trous, tels des tamis.

Vous gaspillez encor la salle vide
au crépuscule, profonds comme un bois.
Et le lustre traverse ainsi qu'une ramure
de cerf votre aire inaccessible.

Vous êtes quelquefois pleins de peinture.
Plusieurs semblent passés en vous, —
d'autres, vous les laissez aller, farouches.

Mais la plus belle restera,
jusqu'à ce que dans ses joues lisses,
clair et défait, pénètre le narcisse.

DEVANCE TOUS LES ADIEUX...

Devance tous les adieux, comme s'ils étaient
derrière toi, ainsi que l'hiver qui justement s'éloigne.
Car parmi les hivers il en est un si long
qu'en hivernant ton cœur aura surmonté tout.

Sois toujours mort en Eurydice — en chantant de plus en plus, monte,
remonte en célébrant dans le rapport pur.
Ici, parmi ceux qui s'en vont, sois, dans l'empire des fuites,
sois un verre qui vibre et qui dans son chant déjà s'est brisé.

Sois — et connais en même temps la condition du non-être,
l'infinie profondeur de ta vibration intime,
c'est qu'en une seule fois tu l'accomplisses toute.

Aux réserves dépensées et aux couvantes, aux muettes
réserves de la nature, à ses sommes ineffables,
ajoute-toi en jubilant, et détruis le nombre.

BOUCHE DE LA FONTAINE...

Bouche de la fontaine, ô bouche généreuse,
disant inépuisablement la même eau pure.
Masque de marbre devant la figure
de l'eau ruisselante. Et d'en arrière

les aqueducs s'en viennent. De loin.
Longeant les tombes, des pentes de l'Apennin
ils t'apportent ce chant qu'ensuite
laisse couler ton vieux menton noirci

dans l'auge ouverte. Oreille endormie,
oreille en marbre dans laquelle
tu murmures toujours...

Oreille de la terre. Elle ne parle donc
jamais qu'à elle-même ? Et quand s'interpose la cruche,
il lui semble que tu l'interromps.

Ô VIENS ET VA...

Ô viens et va. Toi, presque enfant, achève
pour un instant la forme de tes pas :
pure constellation de l'une de ces danses
par quoi la nature, sourde ordonnatrice,

un jour est surpassée. Car elle ne se mut,
pleinement attentive, que lorsque Orphée chanta.
D'un autre temps encor tu étais remuée,
à peine un peu surprise, quand un arbre, lentement,

pensait à marcher avec toi d'après son ouïe.
Tu savais encor l'endroit où la lyre
se levait, résonnant — la montée inouïe.

Pour elle tu tentais ces pas si beaux,
dans l'espoir qu'un jour vers la fête sans nuage
se tourneraient la marche de l'ami et son visage.

SENS, TRANQUILLE AMI...

Sens, tranquille ami de tant de larges,
combien ton haleine accroît encor l'espace.
Dans les poutres des clochers obscurs,
laisse-toi sonner. Ce qui t'épuise

devient fort par cette nourriture.
Va et viens dans la métamorphose.
Quelle est ta plus pénible expérience ?
S'il te semble amer de boire, fais-toi vin.

Sois dans cette nuit de démesure
la force magique au carrefour des sens,
et le sens de leur rencontre singulière.

Que si le destin terrestre un jour t'oublie,
à la calme terre, dis : je coule.
À l'eau vive, dis : je suis.

POÈMES FRANÇAIS (1923-1926)

POÈMES FRANÇAIS (1923-1926)

I. — Vergers.

Ce soir mon cœur...

Reste tranquille...

Eau qui se presse...

Dans la multiple rencontre

La déesse

Verger

Le sublime est un départ...

Puisque tout passe...

Vues des anges...

Ô mes amis...

On arrange et on compose...

La dormeuse

La biche

Tous mes adieux sont faits...

II. — Quatrains valaisans.

Pays, arrêté à mi-chemin...

Rose de lumière...

L'année tourne...

Chemins

Beau papillon

III. — Les roses.

Été

Rose, venue très tard...

IV. — Les fenêtres.

Ô mesure d'attente...

Fenêtre matinale

V. — Carnet de poche.

Doute

Disgrâce divine

Solitude

Vieillir

I. — VERGERS

CE SOIR, MON CŒUR...

Ce soir mon cœur fait chanter
des anges qui se souviennent...
Une voix presque mienne,
par trop de silence tentée,

monte et se décide
à ne plus revenir ;
tendre et intrépide,
à quoi va-t-elle s'unir ?

RESTE TRANQUILLE...

Reste tranquille, si soudain
l'Ange à ta table se décide ;
efface doucement les quelques rides
que fait la nappe sous ton pain.

Tu offriras ta rude nourriture,
pour qu'il en goûte à son tour,
et qu'il soulève à la lèvre pure
un simple verre de tous les jours.

EAU QUI SE PRESSE...

Eau qui se presse, qui court, — eau oublieuse
que la distraite terre boit,
hésite un petit instant dans ma main creuse,
souviens-toi !

Clair et rapide amour, indifférence,
presque absence qui court,
entre ton trop d'arrivée et ton trop de partance
tremble un peu de séjour.

DANS LA MULTIPLE RENCONTRE...

Dans la multiple rencontre
faisons à tout sa part,
afin que l'ordre se montre
parmi les propos du hasard.

Tout autour veut qu'on l'écoute, —
écoutons jusqu'au bout ;
car le verger et la route
c'est toujours nous !

LA DÉESSE

Au midi vide qui dort
combien de fois elle passe,
sans laisser à la terrasse
le moindre soupçon d'un corps.

Mais si la nature la sent,
l'habitude de l'invisible
rend une clarté terrible
à son doux contour apparent.

VERGER

1

Peut-être que si j'ai osé t'écrire,
langue prêtée, c'était pour employer
ce nom rustique dont l'unique empire
me tourmentait depuis toujours : Verger.

Pauvre poète qui doit élire
pour dire tout ce que ce nom comprend,
un à peu près trop vague qui chavire,
ou pire : la clôture qui défend.

Verger : ô privilège d'une lyre
de pouvoir te nommer simplement ;
nom sans pareil qui les abeilles attire,
nom qui respire et attend...

Nom clair qui cache le printemps antique,
tout aussi plein que transparent,
et qui dans ses syllabes symétriques
redouble tout et devient abondant.

2

Vers quel soleil gravitent
tant de désirs pesants ?

De cette ardeur que vous dites,
Où est le firmament ?

Pour l'un à l'autre nous plaire,
faut-il tant appuyer ?
Soyons légers et légères
à la terre remuée
par tant de forces contraires.

Regardez bien le verger :
c'est inévitable qu'il pèse ;
pourtant de ce même malaise
il fait le bonheur de l'été.

3

Jamais la terre n'est plus réelle
que dans tes branches, ô verger blond,
ni plus flottante que dans la dentelle
que font tes ombres sur le gazon.

Là se rencontre ce qui nous reste,
ce qui pèse et ce qui nourrit
avec le passage manifeste
de la tendresse infinie.

Mais à ton centre la calme fontaine,
presque dormant en son ancien rond,
de ce contraste parle à peine,
tant en elle il se confond.

De leur grâce, que font-ils
tous ces dieux, hors d'usage,
qu'un passé rustique engage
à être sages et puérils ?

Comme voilés par le bruit
des insectes qui butinent,
ils arrondissent les fruits ;
(occupation divine).

Car aucun jamais ne s'efface,
tant soit-il abandonné ;
ceux qui parfois nous menacent
sont des dieux inoccupés.

N'était-il pas, ce verger, tout entier,
ta robe claire, autour de tes épaules ?
Et n'as-tu pas senti combien console
son doux gazon qui pliait sous ton pied ?

Que de fois, au lieu de promenade,
il s'imposait en devenant tout grand ;
et c'était lui et l'heure qui s'évade
qui passaient par ton être hésitant.

Un livre parfois t'accompagnait...
Mais ton regard hanté de concurrences,
au miroir de l'ombre poursuivait
un jeu changeant de lentes ressemblances.

Heureux verger, tout tendu à parfaire
de tous ses fruits les innombrables plans,
et qui sait bien son instinct séculaire
plier à la jeunesse d'un instant.

Quel beau travail, quel ordre que le tien !
Qui tant insiste dans les branches torses,
mais qui enfin, enchanté de leur force,
déborde dans un calme aérien.

Tes dangers et les miens, ne sont-ils point
tout fraternels, ô verger, ô mon frère ?
Un même vent, nous venant de loin
nous force à être tendres et austères.

LE SUBLIME EST UN DÉPART...

Le sublime est un départ.
Quelque chose de nous qui, au lieu
de nous suivre, prend son écart
et s'habitue aux cieux.

La rencontre extrême de l'art
n'est-ce point l'adieu le plus doux ?
Et la musique ; ce dernier regard
que nous jetons nous-mêmes vers nous !

PUISQUE TOUT PASSE...

Puisque tout passe, faisons
la mélodie passagère ;
celle qui nous désaltère,
aura de nous raison.

Chantons ce qui nous quitte
avec amour et art ;
soyons plus vite
que le rapide départ.

VUES DES ANGES...

Vues des anges, les cimes des arbres peut-être
sont des racines, buvant les cieux ;
et dans le sol, les profondes racines d'un hêtre
leur semblent des faîtes silencieux.

Pour eux, la terre, n'est-elle point transparente
en face d'un ciel, plein comme un corps ?
Cette terre ardente, où se lamente
auprès des sources l'oubli des morts.

Ô MES AMIS

Ô mes amis, vous tous, je ne renie
aucun de vous ; ni même ce passant
qui n'était de l'inconcevable vie
qu'un doux regard ouvert et hésitant.

Combien de fois un être, malgré lui,
arrête de son œil ou de son geste
l'imperceptible fuite d'autrui,
en lui rendant un instant manifeste.

Les inconnus ! Ils ont leur large part
à notre sort que chaque jour complète.
Précise bien, ô inconnue discrète,
mon cœur distrait, en levant ton regard.

ON ARRANGE ET ON COMPOSE...

On arrange et on compose
les mots de tant de façons,
mais comment arriverait-on
à égaler une rose ?

Si on supporte l'étrange
prétention de ce jeu,
c'est que, parfois, un ange
le dérange un peu.

LA DORMEUSE

Figure de femme, sur son sommeil
fermée, on dirait qu'elle goûte
quelque bruit à nul autre pareil
qui la remplit toute.

De son corps sonore qui dort
elle tire la jouissance
d'être un murmure encore
sous le regard du silence.

LA BICHE

Ô la biche ; quel bel intérieur
d'anciennes forêts dans tes yeux abonde ;
combien de confiance ronde
mêlée à combien de peur.

Tout cela, porté par la vive
gracilité de tes bonds.
Mais jamais rien n'arrive
à cette impossessive
ignorance de ton front.

TOUS MES ADIEUX SONT FAITS...

Tous mes adieux sont faits. Tant de départs
m'ont lentement formé dès mon enfance.
Mais je reviens encor, je recommence,
ce franc retour libère mon regard.

Ce qui me reste, c'est de le remplir,
et ma joie toujours impénitente
d'avoir aimé des choses ressemblantes
à ces absences qui nous font agir.

II. — QUATRAINS VALAISANS

PAYS, ARRÊTÉ À MI-CHEMIN...

Pays, arrêté à mi-chemin
entre la terre et les cieux,
aux voix d'eau et d'airain,
doux et dur, jeune et vieux,

comme une offrande levée
vers d'accueillantes mains,
beau pays achevé,
chaud comme le pain !

ROSE DE LUMIÈRE...

Rose de lumière, un mur qui s'effrite, —
mais, sur la pente de la colline,
cette fêlure qui, haute, hésite
dans son geste de Proserpine.

Beaucoup d'ombre entre sans doute
dans la sève de cette vigne ;
et ce trop de clarté qui trépigne
au-dessus d'elle, trompe la route.

L'ANNÉE TOURNE...

L'année tourne autour du pivot
de la constance paysanne ;
la Vierge et sainte Anne
disent chacune leur mot.

D'autres paroles s'ajoutent
plus anciennes encor, —
elles bénissent toutes
et de la terre sort

cette verdure soumise
qui, par un long effort,
donne la grappe prise
entre nous et les morts.

CHEMINS

Chemins qui ne mènent nulle part,
entre deux prés,
que l'on dirait avec art
de leur but détournés,

chemins qui souvent n'ont
devant eux rien d'autre en face
que le pur espace
et la saison.

BEAU PAPILLON...

Beau papillon près du sol
à l'attentive nature
montrant les enluminures
de son livre de vol.

Un autre se ferme au bord
de la fleur qu'on respire : —
ce n'est pas le moment de lire.
Et tant d'autres encor,

De menus bleus, s'éparpillent,
flottants et voletants,
Comme de bleues brindilles
d'une lettre d'amour au vent,

d'une lettre déchirée
qu'on était en train de faire
pendant que la destinataire
hésitait à l'entrée.

III. — LES ROSES

ÉTÉ

Été : être pour quelques jours
le contemporain des roses ;
respirer ce qui flotte autour
de leurs âmes écloses.

Faire de chacune qui se meurt
une confidente,
et survivre à cette sœur
en d'autres roses absente.

ROSE, VENUE TRÈS TARD...

Rose, venue très tard, que les nuits amères arrêtent
par leur trop sidérale clarté,
rose, devines-tu les faciles délices complètes
de tes sœurs d'été ?

Pendant des jours et des jours je te vois qui hésites
dans ta gaine serrée trop fort.
Rose qui, en naissant, à rebours imites
les lenteurs de la mort.

Ton innombrable état te fait-il connaître
dans un mélange où tout se confond,
cet ineffable accord du néant et de l'être
que nous ignorons ?

IV. — LES FENÊTRES

Ô MESURE D'ATTENTE...

Fenêtre, toi, ô mesure d'attente,
tant de fois remplie,
quand une vie se verse et s'impatiente
vers une autre vie.

Toi qui sépares et qui attires,
changeante comme la mer, —
glace, soudain, où notre figure se mire
mêlée à ce qu'on voit à travers ;

échantillon d'une liberté compromise
par la présence du sort ;
prise par laquelle parmi nous s'égalise
le grand trop du dehors.

FENÊTRE MATINALE

Du fond de la chambre, du lit, ce n'était que pâleur qui sépare,
la fenêtre stellaire cédant à la fenêtre avare
qui proclame le jour.

Mais la voici qui accourt, qui se penche, qui reste :
après l'abandon de la nuit, cette neuve jeunesse céleste
consent à son tour !

Rien dans le ciel matinal que la tendre amante contemple,
rien que lui-même, ce ciel, immense exemple :
profondeur et hauteur !

Sauf les colombes qui font dans l'air de rondes arènes,
où leur vol allumé en douces courbes promène
un retour de douceur.

V. — CARNET DE POCHE

DOUTE

Tendre nature, nature heureuse, où tant
de désirs se recherchent et s'entrecroisent,
indifférents, et pourtant base
des consentements,

nature trop pleine où se détruit et déchire
ce qui s'exalte trop tôt,
où de la rivalité du délicieux et du pire
naît un semblant de repos,
nature, tueuse par son excès, créatrice,
toujours extasiée,
qui réchauffe et qui consume le vice
sur un même brasier,

dis-moi, silencieuse, ô dis-moi, suis-je
comme un instant de tes fruits ?
Fais-je partie de l'abîme de ton vertige
où se jettent tes nuits ?

Suis-je d'accord avec tes desseins ineffables ?
Serais-je de tes révoltes un cri ?
Moi qui fus pain, suis-je tombé de la table :
miette perdue qui durcit.

DISGRÂCE DIVINE

Ce ne sera plus par vous, bouche trop infidèle,
que parlera ma brusque volonté ;
je vous ai éprouvée, mais votre souffle mêle
tous les hasards du cœur à ma dictée.

S'il y aura douceur, ce ne sera que la vôtre :
arrière-goût sucré, salive colorée,
séduisant tout un peu, vite affadie..., autre
que mon miel en moi multiplié.

Désormais ce sera vous, rigueur ou amertume,
vous seules qui sonnerez sous d'innombrables coups :
car je suis le marteau et vous restez l'enclume,
mais plus de fer à forger entre nous.

SOLITUDE

De tendresses pleines, les mains,
et nul qui ferait la vendange !
Faut-il crier aux anges ?

Hélas ! Notre trop-plein
devant eux devient indigence.
Notre appel qui s'élance
n'est qu'un bruyant voisin
de l'indifférence.

VIEILLIR

Certains étés il y a tant de fruits
que les paysans ne daignent plus les prendre.
Ai-je, moi, ô vous, mes jours, mes nuits,
sans récolter, laissé passer aux cendres
les lentes flammes de vos beaux produits ?

Mes nuits, mes jours, vous avez tant porté ;
vos branches toutes ont gardé le geste
du long labeur dont vous sortez :
mes jours, mes nuits, ô mes amis agrestes !

Je cherche ce qui tant vous fut propice.
Douceur pareille, pourrait-elle encor,
ô mes beaux arbres presque morts,
flatter vos feuilles, ouvrir un calice ?

Ah, plus de fruits ! Mais une fois dernière
s'épanouir en vaine floraison,
sans réfléchir, sans compter, comme font
inutilement les forces millénaires !

DERNIÈRES POÉSIES

DERNIÈRES POÉSIES

[La grande nuit](#)

[D'un printemps](#)

[Veuve](#)

[Les colombes](#)

[Feux-follets](#)

[Chanson](#)

[Abandonné sur les montagnes du cœur](#)

[Musique](#)

Face au ciel

Épitaphe

LA GRANDE NUIT

Souvent je m'étonnais, debout à ma nouvelle
fenêtre, et t'admirais. Cette ville inconnue
m'était encor comme interdite, et le paysage,
sourd aux paroles, peu à peu s'obscurcissait,
comme si je n'étais pas là. Les choses proches
négligeaient d'être comprises. Le réverbère
levait un pan de rue. Elle était étrangère.
Une chambre, soudain, là-bas, claire, sensible...,
mais les volets en se fermant me rejetaient.
Puis un enfant pleurait. Dans les maisons, partout,
je savais le pouvoir des mères, mais aussi
je savais les causes des pleurs intarissables.
Ou c'était une voix, un chant : morceau d'attente,
ou bien un vieux toussait en bas, comme un reproche
qui veut avoir raison contre un monde plus doux.
Puis une heure sonnait, mais je comptais trop tard,
et je l'avais manquée. Un enfant étranger,
enfin admis au jeu, laisse échapper de même
la balle et, malhabile à tous les jeux des autres,
est là, debout, et regarde : — où ? Ainsi j'étais
debout et comprenais qu'avec moi, grande nuit,
tu jouais, toi aussi, et m'en émerveillais.
Où le destin étrange et les tours courroucées
et tous les monts impénétrables d'une ville
se levaient contre moi, cependant que, plus près,
des faims inconnues entouraient le flamboiement
hasardeux de mon cœur : ce n'était pas, ô haute
nuit, honteux pour toi que de me reconnaître.
Ton haleine passait sur moi, et ton sourire,

de tant de gravités lointaines familier,
entrait en moi.

D'UN PRINTEMPS

Paris

Oh ! en avril, toutes ces mortes !
Noirceur des chars qui les emportent
à travers le jour cru, exagéré,
comme si contre trop de légèreté,
des choses s'insurgeait encore le poids,
maussade... Cependant, là-bas,
celles qui portaient hier des tabliers d'enfants
vont communier déjà, et tout ce blanc
s'empresse ainsi qu'autour du trône
de Dieu, ou s'adoucit à l'ombre neuve des ormes.

VEUVE

Ses enfants sont comme dépouillés de leurs feuilles
et semblent descendre de quelque terreur
qui l'eût aimée. Avec ses mains étroites
elle ouvre dans sa tête des cavernes.
Si c'était, sans abri, un roc, la grande pluie,
— plus pure qu'on ne croit, — s'assemblerait ici,
et les oiseaux viendraient y boire... Pourquoi, nature,
n'as-tu pas employé ces cavités
et laisses-tu se soulager les créatures
en des figures sans raison ?

LES COLOMBES

Gris crépuscule, doucement cintré,
comme des sens qui passent à la lampe,
et la rougeur, à travers la fumée,
qui s'élevait des sacrifices d'amour.

De l'offrande gonflée la rondeur adoucie,
exactement conforme aux mains qui l'enfermaient,
jusqu'au pli des épaules, vase rempli,
puis regard, ploiment et contraste.

Au cou l'empreinte encor du geste antique
des doigts de prêtres qui l'enserrent,
et au-dessus, pourtant, sur cette nuque offerte,
comme un apaisement de nature divine.

FEUX-FOLLETS

Un vieux commerce nous apparente
aux lueurs des marais.

Oui, ce sont des grand'tantes.
De plus en plus je reconnais

entre nous un air de famille
dont nulle force n'a raison :
cet élan, ces détours, ces bonds
où d'autres n'excellent point ainsi.

De même je suis loin des routes
parmi l'essaim que l'on redoute,
et j'ai vu clignoter parfois
sous ma paupière mon feu à moi.

CHANSON ^[1]

Toi, à qui je ne confie pas
mes longues nuits sans repos,
Toi qui me rends si tendrement las,
me berçant comme un berceau ;
Toi qui me caches tes insomnies,
dis, si nous supportions
cette soif qui nous magnifie,
sans abandon ?

Car rappelle-toi les amants,
comme le mensonge les surprend
à l'heure des confessions.

Toi seule, tu fais partie de ma solitude pure.
Tu te transformes en tout : tu es ce murmure
ou ce parfum aérien.
Entre mes bras : quel abîme qui s'abreuve de pertes.
Ils ne t'ont point retenue, et c'est grâce à cela, certes,
qu'à jamais je te tiens.

1. ^[1] La traduction de ce poème est de Rainer Maria Rilke.

ABANDONNÉ SUR LES MONTAGNES DU CŒUR...

Abandonné sur les montagnes du cœur, vois, minuscule,
le dernier bourg de mots, et vois, plus haut,
— combien petite ! — la ferme extrême
du sentiment. Reconnais-tu ?

Abandonné sur les montagnes du cœur. Pierraille
sous les mains. Sans doute y trouve-t-on
ici ou là encor des fleurs. Sur la pente muette
point en chantant quelque herbette ignorante.
Mais pour celui qui sait, qui, hélas, commence à savoir,
qui se tait à présent, abandonné sur les montagnes du cœur.

Sans doute, la conscience saine, des animaux des montagnes
vont-ils et viennent-ils, en sûreté,
et le grand oiseau abrité
plane autour des cimes du pur refus. Mais être ici
abandonné sur les montagnes du cœur...

MUSIQUE

Musique : haleine des statues, peut-être :
Silence des images. Langue
où prennent fin les langues, temps
perpendiculaire aux cœurs qui fondent.

Sentiments pour quoi ? Métamorphose
des sentiments en quoi ? En un paysage de sons.
Musique : pays étranger, cœur qui s'échappe
de nous. Espace le plus intime de nous-mêmes
qui, s'élevant au-dessus de nous,
nous expulse : départ sacré...

Notre intérieur
nous environne,
comme un lointain parfaitement exercé,
comme un revers de l'air,
pur,
immense,
inhabitable.

FACE AU CIEL

Toujours — bien que nous connaissions l'amour et son paysage
et le petit cimetière, avec ses noms plaintifs,
et l'abîme muet où les autres finissent : —
encore et toujours nous venons à deux
nous allonger sous les vieux arbres,
parmi les fleurs et face au ciel.

ÉPITAPHE

*composée par Rilke
pour son tombeau*

Rose, ô pure contradiction, volupté de n'être
le sommeil de personne sous tant de paupières.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Susuman77
- Sturmami
- Acélan
- Denis Gagne52
- Tylwyth Eldar

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)